

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT  
À L'HOTEL DU FIGAROET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

## SOMMAIRE

DE NOTRE

## Supplément Littéraire

DE DEMAIN

ALFRED CAPUS.....	Mathilde
PAUL MARIOTON.....	Epigrammes
SONIA.....	Petits cahiers
.....	d'une étrangère
EMILE BERR.....	Une grève sous l'an-
.....	ancien régime
HENRI VERNE.....	Une danseuse poète
PIERRE DE NOLHAC.....	Mme du Barry
MAURICE PÉZARD.....	Ballade de la Belle
.....	au Bois Dormant
ALFRED MÉZIÈRES.....	Le Théâtre espagnol
EDMOND PERRIER.....	Alphonse
.....	Milne-Edwards
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
STANISLAS RZEWUSKI.....	Stanislas Reymont
.....	La vie littéraire
.....	à l'étranger
CHEVALIER DE GRUEBER.....	« La bataille
.....	d'Essling »
.....	Le livre du jour

## Page Musicale

GEORGES MENIER..... Le premier pas

## IMPRESSIONS

SUR

## L'Amérique du Nord

(1)

LE MOUVEMENT  
CONTRE LA HAUTE FINANCE

Malgré le développement de l'industrie, le parti socialiste est faible, aux Etats-Unis. Mais les esprits ne sont pas pour cela beaucoup plus tranquilles qu'en Europe. A défaut du socialisme, ils sont agités par un mouvement antipolitoiracrique, large et profond, qui se propose de combattre les immoralités et les abus de la finance, de l'industrie et du commerce.

Pour comprendre les Etats-Unis et les crises qui probalement s'y préparent, il faut bien connaître ce mouvement et ne point le confondre avec le socialisme européen. Bien que la littérature antipolitoiracrique américaine lui ait emprunté un certain nombre d'idées et de phrases, ce mouvement se différencie du socialisme européen surtout par son caractère prédominant de protestation morale intéressant toutes les classes. Sans soumettre à une critique générale toute l'organisation de la société moderne, sans y chercher des antagonismes irréconciliables d'intérêts, les apôtres de ce mouvement se bornent à dénoncer comme immoraux certains procédés de la finance et de l'industrie, et poussent les honnêtes gens de toutes les classes à s'unir pour nettoyer les écuries d'Augias, pour purifier la Bourse, les banques, les chemins de fer, les compagnies fermières des grands services publics, les compagnies d'assurance, la vie politique et économique du pays, pour détruire la puissance des trusts, déraciner la corruption parlementaire et administrative. Parmi les œuvres qui ont commencé et alimenté avec le plus d'énergie le mouvement, vous ne trouverez aucune théorie générale de la société et de l'Etat, aucune doctrine philosophique claire ou ténébreuse, ainsi que dans le socialisme européen; vous y trouverez, au contraire, les Mémoires d'un financier, comme le livre de M. Lawson, *Frontier Finance*, et l'histoire détaillée d'une grande entreprise commerciale et industrielle, comme *History of the Standard Oil Company*, de miss Ida Tarbell. Ce sont ces deux livres parce qu'ils sont très intéressants en eux-mêmes et parce qu'ils ont eu un succès immense, mais en remarquant qu'ils ont été écrits par une femme, plus ou moins accentuée, dans toute la littérature antipolitoiracrique.

M. Thomas Lawson est un grand *stockbroker* de Boston, un spéculateur célèbre dans toutes les Bourses américaines par son audace, un *businessman*, qui a toujours vécu au cœur même de cette cité de l'argent vers laquelle se tournent tant de haïnes et de convoitises. Occupé à gagner et à perdre des fortunes avec ses spéculations, M. Lawson n'avait eu ni le temps ni l'envie d'étudier les livres des réformateurs européens qui analysent les vices de la société moderne et qui prétendent connaître les moyens de les corriger. Il avait vécu et agi au milieu de ces vices pendant longtemps sans répugnance, en cherchant à en tirer tout le profit qu'il pouvait, quand un beau jour, ce spéculateur finit par se convaincre que son activité et celle de ses collègues étaient une calamité publique. Que fit-il alors? L'idée ne lui vint nullement d'étudier une nouvelle organisation économique du monde; il préféra faire une confession publique, en disant à ses concitoyens: « Nous financiers, nous sommes tous des voleurs et des coquins; je ne fais en aucune manière exception à la règle, et pour vous en convaincre, je vais vous raconter l'histoire de deux grandes opérations financières auxquelles j'ai été mêlé: la fusion des Compagnies du gaz de Boston et le monopole du cuivre. » Et il commença à écrire une série d'articles pour l'*Everybody's Magazine*.

Une fois la plume à la main, M. Lawson n'y alla pas de main morte: il écrivit, dans un gros volume de six cents pages, l'histoire des deux opérations financières, en racontant tout, comme s'il faisait l'histoire d'un scandale financier de l'époque de Law. Il mit en scène tous les personnages avec leurs noms; il publia la correspondance et les traités; il raconta dans les moindres détails les actes de corruption, les complots secrets, les mensonges, les expédients parfois très risqués dont on s'était servi. Il faut lire, par exemple, le chapitre xxi de la première partie: *Bringing a legislature*, pour voir de quoi est capable la terrible franchise de ce financier pris par la future de dévoiler au monde les vices de sa classe. Il y raconte comment s'y prit M. Whitney — un autre grand financier qui maintenant est mort, mais qui vivait quand le livre parut — pour corrompre tout le Parlement de Massachusetts dans l'affaire du gaz.

Ecrit sans aucune préoccupation philosophique, dans un style un peu trop emphatique mais fort, ce livre, qui ne contient que les expériences personnelles d'un homme intelligent et actif, a porté sur le public américain bien autrement que les livres obscurs et les doctrines indéchiffrables de Marx. Le tirage de l'*Everybody's Magazine* augmenta à chaque numéro de 100,000 exemplaires; toute la presse reproduisit, commenta, critiqua ces articles; une fois recueillis en volume, la vente et le succès ne firent qu'augmenter. On lut ce livre unique, mais avec des sentiments différents, dans les *farms* lointaines de l'Ouest comme dans les palais dorés de New-York; on exalta son auteur comme un héros de la vérité qui se sacrifiait pour le bien public, on l'accusa d'être un abominable diffamateur qui n'avait voulu que se venger de certains rivaux et concurrents par des histoires invitées.

Il est sans doute difficile à un étranger de s'orienter au milieu d'opinions si différentes, et de porter un jugement sur la vérité de toutes les choses racontées dans ce livre. Mais il est possible, au contraire, même après un court séjour en Amérique, de comprendre les raisons de son succès vertigineux. M. Lawson a bouleversé la conscience américaine, parce que, sans préoccupations philosophiques et sans prétendre à réformer la société, il a placé, avec une franchise brutale, le problème de la finance sur le terrain moral. Il a mis le peuple américain en présence de faits concrets, et il lui a demandé si ces faits satisfaisaient son sentiment de la justice, de l'honnêteté, de la loyauté, s'ils lui semblaient correspondre à un idéal sérieux et élevé de la vie.

L'histoire du *Standard Oil*, écrite par miss Ida Tarbell, est un peu différente. Ces études aussi, avant d'être recueillies en volume, parurent dans une grande revue, le *Mac Clure's Magazine*, qui leur donna la diffusion de son énorme tirage. Elles forment une histoire complète de la vie et de la fortune de M. Rockefeller, écrite avec un style clair, simple, précis, un peu sec. Les personnages vivants sont analysés et décrits, comme s'ils étaient morts depuis trois siècles, avec une précision minutieuse, tranquillement, sans colère et sans haine, mais aussi sans égards ni ménagements. Tout ce qui est nécessaire pour bien expliquer au lecteur l'histoire de la grande compagnie est raconté, que cela soit agréable ou non aux personnes en question. Miss Tarbell a un beau talent d'historien et son livre aurait, en Europe, intéressé beaucoup un cercle étroit de savants et de spécialistes. En Amérique il n'a pas fait une impression moindre que le livre de M. Lawson, et au fond pour la même raison. Miss Tarbell aussi a examiné la question des trusts surtout au point de vue moral. Elle a demandé au public américain si cette énorme accumulation de richesses et de puissance en peu de mains s'accordait avec l'idéal d'une démocratie qui se proposerait de donner à tout le monde l'indépendance morale, la liberté spirituelle, la justice impartiale.

\*\*\*

Cette littérature et ses révélations scandaleuses ont fait et feront croire à l'Europe que l'Amérique est rongée par une horrible corruption morale. Quand on voit les choses de près, on arrive sans difficulté à une conclusion différente. Sans doute ce mouvement antipolitoiracrique est alimenté en partie par l'éternelle jalousie des classes moyennes contre les grandes fortunes. On retrouverait aussi facilement, dans ce mouvement, certains préjugés sur l'argent, sur le capital, sur le commerce, vieux comme le monde, et que l'économie politique n'a réussi à déraciner que dans quelques esprits de savants. Mais le fond en est formé par cet idéalisme simple, fort, même un peu naïf, qui m'assemble un caractère spécial de l'Amérique si souvent accusée de matérialisme. Ce mouvement prouve surtout que la tradition puritaine et l'idéalisme démocratique sont encore très forts en Amérique, et que, malgré tous leurs défauts, les Américains du Nord sont des esprits encore simples et droits, moins sophistiqués et moins sceptiques que les hommes appartenant aux vieilles civilisations.

Il n'est pas possible, en effet, d'expliquer autrement l'énorme impression que ces révélations ont faite. Ceux qui connaissent l'histoire politique et économique de l'Europe pendant le siècle dernier savent très bien que des inconvenients analogues à ceux que le mouvement antipolitoiracrique dénonce avec tant d'acharnement en Amérique ont été mille fois aussi dénoncés en Europe, mais sans soulever aucune agitation morale comparable, par son intensité et sa grandeur, à celle qui bouleverse à présent l'Union américaine. Quand ils n'ont pas servi aux partis politiques pour machiner des scandales contre les adversaires, ces faits ont toujours fini par devenir l'objet non d'une protestation morale, mais d'une critique intellectuelle. Des philosophes ont cherché

à prouver que ces inconvenients aussi étaient nécessaires pour assurer le bonheur du monde; d'autres, qu'ils prépareraient le bonheur du monde futur. Il est le cas des socialistes, qui ont trouvé dans leur doctrine un moyen très ingénieux pour donner une sanction au moins transitoire aux maux qu'ils dénoncent. La corruption et l'immoralité ne sont-elles pas deux des forces qui décomposent la société moderne? Donc il n'y a qu'à laisser agir les forces naturelles de dissolution. « La putréfaction est le laboratoire de la vie », a dit un écrivain socialiste.

Les masses américaines ne sont pas encore imbuës d'un esprit philosophique si profond. Le pays, qui tout le monde considère comme n'ayant d'autre affaire que celle des affaires, a été bouleversé par une agitation profonde, le jour où des écrivains de talent lui ont exposé, avec précision et clarté, sur des cas particuliers bien choisis, les opérations fondamentales du commerce moderne. Et l'Europe aurait fort à sourire avec scepticisme ou de s'indigner sans raison. Ce mouvement est la réaction instinctive d'une société, qui se souvient encore d'avoir vécu avec des mœurs simples et austères, contre le désordre moral produit par une civilisation raffinée et compliquée, la prostitution de la morale éternelle, universelle, élémentaire, dont toute âme sent instinctivement les lais quand elle n'est pas aveuglée par la passion ou pervertie par le vice, contre toutes les morales spéciales, artificielles, sophistiquées, pleines d'hypocrisie et de compromis, que la civilisation impose, avec ses complications, aux professions, aux partis, aux colonies, aux groupements sociaux en lutte entre eux.

L'histoire ne connaît peut-être rien de plus tragique que celle lutte entre la morale élémentaire et éternelle et les besoins, les passions, les intérêts déterminés par le progrès d'une haute civilisation. L'Europe ne sent pas beaucoup, à présent, la grandeur tragique de cette lutte, car elle vit dans un moment de trêve obtenue peut-être à l'aide de compromis très artificiels. Mais pour cette raison surtout l'Europe devait étudier avec attention et tâcher de comprendre ce qui se passe au delà de l'Atlantique.

Guglielmo Ferrero.

## LA VIE DE PARIS

## Les Parisiens du Siècle

Si la dernière grève des postes avait réussi, l'isolement de Paris n'eût tenu qu'à un fil. A un fil télégraphique.

On sait qu'en prévision de ce redoutable événement le gouvernement songeait à assurer nos communications avec la province au moyen des pigeons voyageurs (pas les mêmes), qui rendirent de si grands services il y a trente-neuf ans.

Je serais très curieux de voir des pellicules qui reproduisaient, en photomicroscopie, et juxtaposées, les dépêches officielles et privées. Le photographe chargé de leur exécution en réduisit, par ce procédé, environ cent quinze mille durant l'investissement de Paris. Mais chaque dépêche faisant l'objet de nombreuses expéditions, c'est, en réalité, à plus de deux millions cinq cent mille que l'on doit évaluer le nombre des dépêches en voyées. On roulait les pellicules dans un tuyau de plume attaché à la queue du pigeon, qui pouvait porter aisément et sans fatigue jusqu'à trois mille dépêches.

Voilà l'expédition auquel, paraît-il, l'administration se proposait d'avoir recours, concurrentement avec la télégraphie sans fil, si la grève était parvenue à désorganiser les services postaux.

Il n'en a rien été. Il faut s'aviser d'autre chose pour nous rejoindre de trente-neuf ans et nous rappeler les privations de toute sorte que le siège de Paris nous infligea.

C'est précisément la tâche que s'était donnée Gustave Geffroy lorsqu'il fit représenter à l'Odéon, il y a deux ans, son drame émouvant et commémoratif: *l'Apprentie*. On y voyait les hommes aux remparts; les femmes faisant la queue, avant le jour, aux portes des boucheries; une famille rassemblée, pour dîner, autour d'un morceau de mulet, de deux pommes de terre et d'un croûton de pain noir; toute une maisonnée s'abritant dans les caves contre le bombardement... et comment fut accueillie au faubourg la nouvelle de la capitulation!

Parmi les Parisiens de quarante-cinq à soixante-dix ans aujourd'hui, qui furent assiégés dans Paris pendant l'année terrible, bien peu n'allaient point tisonner au foyer que ranimait l'histoire de théâtre. Ceux-là ne disaient point ce que disent, avec indifférence, les nouvelles générations: « C'est bien loin! » Il suffisait d'un propos, d'un cri, d'un décor, d'une musique, d'un uniforme, pour rapprocher tout d'un coup les distances à ce point qu'on n'avait qu'à étendre le bras pour toucher le passé. Et il était, alors, d'autant plus poignant qu'il nous faisait entendre, comme à la cantonade ou bien à l'entracte, quand nous fermions les yeux, « les inflexions des chères voix qui se sont tuées... »

Deux spectateurs, deux Parisiens, deux amis, M. Esmonet et le docteur Rabier, ayant vu jouer *l'Apprentie*, ayant vibré aux mêmes souvenirs, se communiquèrent leurs impressions et eurent ensemble la même pensée.

« Il serait bon, se dirent-ils, que tous ceux qui, comme nous, ont passé à Paris cet hiver d'angoisses, se retrouvaient après bientôt quarante ans pour évoquer en commun, l'espace d'un soir, les fantômes pathétiques, Dieu merci, le recrutement est facile encore, des Parisiens et Parisiennes qui peuvent répondre à notre appel! Sans doute leur nombre diminue tous les jours... mais quelques années s'écouleront encore, néanmoins, avant qu'aient disparu les derniers survivants de cette époque tragique. »

Projet comique, projet exécuté. Il y a en France, depuis trois semaines, une société de plus, la Société des 70-71 ou des Parisiens du

Siège. Ases adhérents, elle ne demande aucune cotisation, aucune profession de foi politique, elle ne demande rien, sinon de montrer, en guise de patte blanche, des temps qui commencent au moins à grisonner.

Il n'est pas nécessaire, pour être agréé, d'avoir monté la garde et fait le coup de feu à Châtillon, au Bourget, à Champigny ou à Buzenval. L'« Enfant du Siècle » est admissible au même titre que l'ancien « trente sous », et par enfant du siège, entendez jusqu'au nouveau-né en ces circonstances douloureuses, car celui-là est, comme les autres, sa part de privations. Il ne s'en souvient pas, mais il a encore à ses côtés, peut-être, des parents qui le lui certifient...

Il faut croire, d'ailleurs, que l'idée de MM. Esmonet et Rabier n'était pas si extravagante qu'elle en a l'air, puisque, timidement lancée, elle a déjà recueilli de nombreuses adhésions dans tous les mondes et sans distinction de parti.

Sur une première liste, en effet, je lis les noms de MM. d'Alton-Shée, Jean Dupuy, Félix Herbet, maire du sixième arrondissement, Alexis Muzet, François Leveé, Ed. Frank, Gustave Geffroy, Henry Bauer, Maxime Vuillaume, Raffaëlli, Paul d'Ivoi, G. Montorgueil, G. Dacosta, A. Antoine, Massard, Vincent d'Indy, P. Ginisty, Vibert, docteur Crépel, Davigny, Henry Maret, Léo Claretie, A. Slom, Chauvière, Henry Cédar, Spronck, Mme Séverine, docteur Léon Petit, L. Marché, etc.

Et, si vous plaît, à quoi les engage l'approbation pressée qu'ils ont donnée au projet en question? A se réunir, une ou deux fois chaque hiver, pour mal dîner en mémoire du siège. Encore cette proposition serait-elle discutée. Certains estimèrent, en effet, qu'il n'est pas indigne, pour revivre des heures douloureuses, de nourrir la conversation seulement. Le pain noir, le cheval, le mulet, voire le chien et le rat, marquaient peut-être un excès de pitié... On évitait de confondre parodie avec frugalité. Si l'on veut absolument respecter la concordance, mieux vaudrait choisir une date anniversaire assez rapprochée des débuts de l'investissement, alors que l'on ne s'apercevait pas encore trop de la rareté des vivres et de leur qualité exécrable.

Mais il y a d'autres moyens de tourner la difficulté.

Le *Journal des Goncourt* en indique un. Au dîner Bréant, qui réunissait encore, au plus fort du rationnement, Renan, Théophile Gautier, Joseph Bertrand, Paul de Saint-Victor, Louis Blanc, Berthelot, Adrien Hébrard, etc., on servit le 21 janvier, dit Goncourt, une très belle selle de chien, que l'un des convives, Neftzer, déclara succulente.

Et, la bouche pleine, il ajoutait: — C'est comme le rat... Très bon, le rat! Le goût en est comme un mélange de porc et de perdreau...

Dans ces conditions, ce n'est pas même une grève de l'alimentation qui pourrait empêcher les survivants de 70-71 de concilier, au restaurant, la bonne chère et le Souvenir.

Lucien Descaves.

## Échos

## La Température

Hier, très belle journée à Paris, avec température en hausse. A sept heures du matin, par un beau soleil tout à fait estival, le thermomètre marquait 14° au-dessus de zéro; vers une heure de l'après-midi, il atteignait 20° et, à la fin du jour, il restait à 26°. La pression barométrique accusait, à midi, 768<sup>mm</sup>. Une aère de forte pression couvre encore presque toute l'Europe.

Des pluies sont tombées sur le nord du continent ainsi qu'en Espagne et en Algérie; on ne signale nulle part en France. Le vent est faible sur toutes nos côtes. La mer est belle généralement.

La hausse de la température continue dans toutes nos régions. On notait: 11° à Dunkerque, 14° à Nantes, 18° à Bordeaux, 20° à Biarritz et à Marseille, 10° au puy de Dôme.

En France, la température va rester élevée avec temps beau dans le Nord et l'Est; quelques orages sont probables dans le Sud-Ouest.

(La température du 20 mai 1908 était, à Paris, 14° au-dessus de zéro le matin et 26° à midi; baromètre: 770<sup>mm</sup>; très beau temps.)

## Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du *Figaro*:  
Prix de la Frette: Pierrot III; La Zecca.  
Prix Bocage: Chulo; Rebelle.  
Prix de Verneuil: Gargantua; Sea King.  
Prix Consul: Mafra II; Drapeau.  
Prix Beauvais: François Joseph; Troyen.  
Prix de Sallit-Choury: Durfort; Cortado.

## A Travers Paris

Le Président de la République recevra lundi la mission spéciale d'officiers japonais que doit lui présenter S. Exc. le baron Kurino, ambassadeur du Japon. A la tête de cette mission, qui, nous l'avons dit, vient étudier notre organisation administrative militaire, se trouve le général Hongo, dont on n'a pas oublié le rôle si brillant durant la dernière guerre. Deux colonels et deux majors accompagnent le général Hongo.

La mission, dont le séjour en France sera d'assez courte durée, ira dans divers pays d'Europe continuer son étude spéciale.

L'autre matin, l'ancien procureur général Bulot, conseiller à la Cour de cassation, projeta de se rendre en quel que point où l'appelaient sa fonction. Il faisait beau, un caressant soleil dorait la ville, et M. Bulot, ayant consulté le haut magistrat qui le devait accompagner, décida de faire la route à pied.

La promenade fut un délice. Tous deux, devisant avec grâce, débattaient doucement à travers la ville, mêlés au flot nombreux des passants qui, par endroits, les obligeaient à ralentir encore un peu leur marche, et l'ancien procureur général ne songeait pas du

tout à mal prendre les familiarités de gens pressés qui, ignorants de sa haute qualité, le seraient parfois d'un coude trop brusque. Bref ils prirent tant de goût à cette gracieuse flânerie qu'en revenant, faisant un petit détour, ils s'engagèrent, pour traverser le Luxembourg, à travers ses allées ombreuses.

Au seuil du palais les deux magistrats songèrent à se quitter. Mais soudain M. Bulot, portant la main à sa jaquette s'exclama:

Oh! mon portefeuille!  
M. le conseiller à la Cour suprême fouillait fébrilement ses poches, mais il fallut bien qu'il se résignât à l'irréparable et il convint mélancoliquement: — On m'a volé mon portefeuille!

Contant à un ami cette anecdote, M. Bulot faisait avec bonne humeur: — C'est extraordinaire! Je n'ai rien senti du tout. Et depuis trente ans que j'entends parler de vol à la tire, je n'avais jamais pu croire que ça se faisait si simplement... C'est un très joli coup.

Le subtil prestidigitateur qui alléga M. Bulot se doutait-il qu'en faisant le portefeuille d'un passant, il instruisait du même coup un ancien procureur général?

Le Louvre va prendre enfin possession du pavillon de Flore. Cet événement, attendu depuis un quart de siècle, est prochain, et déjà les Colonies se préparent au déménagement vers les bâtiments lointains de la rue Oudinot.

Le nouveau ministre sera d'ailleurs le chef-d'œuvre du genre, une sorte de rucho — les bâtiments des bureaux — entourant un pavillon central — l'hôtel du ministre, — vers lequel convergeront tous les fils d'un réseau téléphonique spécial, montant M. Millies-Lacroix en communication directe avec les divers services.

Cet hôtel, on le sait, est l'ancienne demeure du général Rapp. *L'Almanach royal* de la Restauration en fait foi. Rapp y figure dans la liste des pairs de France, à cette adresse. La rue, qui devait prendre plus tard le nom de son ancien compagnon d'armes Oudinot, s'appelait alors rue Plumet.

Mais il n'y a que cela de changé, et l'hôtel Rapp a été respecté. On a même reconstruit de toutes pièces, avec les moindres motifs de sa décoration, le grand salon du premier étage.

Et c'est dans ce salon aux attributs guerriers que seront reçus, les jours de fête, les invités du pacifique M. Millies-Lacroix.

Encore un monument qui n'a pas de chance, — et celle fois il faut le regretter doublement, — c'est celui de Puvion de Chavannes par Rodin.

Un lendemain de la mort de l'illustre peintre de la *Légende de Sainte Geneviève*, on décida, d'enthousiasme, d'élever à Puvion de Chavannes ce monument. L'Etat, la Ville de Paris, tous les artistes, souscrivirent. Rodin se mit à l'œuvre.

Il avait, du vivant de son ami, fait l'admirable buste de Puvion de Chavannes, que tout le monde connaît. Il plaça une réplique de ce buste sur une stèle, dont il avait dessiné lui-même l'architecture; et, devant l'image du peintre, il avait mis un Génie cueillant, à un laurier voisin, un rameau d'or, — le « Génie du repos dans la gloire éternelle », selon l'expression même de Rodin.

Or, ce monument, bien que terminé, attend qu'on lui trouve une place dans Paris. On imagine tous les jours des marbres et des bronzes quelconques à la gloire de vagues célébrités, mais on n'a pas encore trouvé l'occasion de rendre à la mémoire de Puvion de Chavannes le bel hommage qui lui est dû!

Le sculpteur Bartholdi a légué à Colmar, sa ville natale, un curieux et intéressant souvenir.

Il avait fait exécuter une réduction précise, à six centimètres par mètre, de l'atelier où fut construite sa fameuse statue colossale de la *Liberté éclairant le monde*, qui est à New-York. C'est ce document très précis sur les détails de confection d'une œuvre d'art célèbre dans le monde entier par ses dimensions autant que par sa valeur esthétique, que le sculpteur donne au musée de Colmar.

Bartholdi a d'ailleurs rédigé lui-même une note explicative sur le travail des nombreux praticiens et menuisiers, fondeurs, estampeurs, marbriers, etc., qui furent ses collaborateurs, et que l'on voit à la besogne dans cet atelier minuscule.

Que n'avons-nous des documents analogues sur la tour Eiffel, etc... la grande pyramide d'Egypte!

En marge de ses savants travaux sur les temps révolutionnaires et sur l'émigration, notre collaborateur Ernest Daudet vient de publier sous ce titre: *la Course à l'Abime*, un nouveau roman qui constitue un saisissant tableau de la grande époque terroriste.

A travers les péripéties d'un drame d'amour, il ressuscite et fait mouvoir sur le théâtre des événements quelques-uns des illustres acteurs qu'on y vit jouer un rôle. Le spectacle est poignant, et du commencement à la fin de ces pages suggestives l'intérêt ne se lasse pas un seul instant. Après les avoir lues, nos lecteurs seront de cet avis.

On avait parlé de supprimer les livres de prix et de les remplacer, pour les enfants des écoles de Paris, soit par des diplômes, soit par des médailles.

Une tentative fut faite dans ce sens. Elle échoua pitoyablement. Ce fut une déception pour les petits lauréats, qui furent à toutes les médailles et à tous les diplômes du monde les beaux livres à tranches dorées, racontant de merveilleuses histoires et des aventures extraordinaires...

Il a donc fallu revenir à ces livres de

prix; et, comme nous approchons des cérémonies de distribution annuelle, la Ville de Paris vient de faire ses achats.

Ils s'élèvent à près de 250,000 francs cette année. Une grosse dépense, on le voit. Mais personne, certes, ne se plaindra d'en voir grevé le budget municipal, et c'est là un des rares impôts que tous les Parisiens sont heureux de payer, pour la joie des petits.

Aux courses.

On se montrait hier, parmi tant de jolies nouvelles, un tailleur en *rich-tuck*, sorte de tussor nouveau, à jaquette plissée de côté et allurée de longs revers de météore gris-plomb; c'est celui que porte actuellement Mlle Dutrieu, au théâtre Michel, dans *Effets d'optique*, où son apparition provoque un murmure flatteur. Bernard, qui signa cette création pleine d'esprit, est d'ailleurs couturier du succès, et il a su par son talent si original apprendre aux élégantes vraies le chemin de l'excellente maison de l'avenue de l'Opéra.

L'homme du jour.

C'est cet extraordinaire chimpanzé Consul Peter dont nous avons conté les débuts sensationnels aux Folies-Bergère et prédit le colossal succès. L'on ne parle que de lui, son nom est sur toutes les lèvres. Tout le monde veut le voir et le revoir. Jamais l'on n'a vu une pareille vogue, un engouement comparable à celui suscité par ce spécimen unique de la race simiesque que les Folies-Bergère ont la chance de posséder en ce moment.

La réouverture du Jardin de Paris, retardée par suite d'un retour subit du froid, aura lieu ce soir vendredi. Il est permis d'espérer que, cette fois, le temps, qui semble au beau fixe, ne viendra pas contrarier cette fête éminemment parisienne et causer une nouvelle déception à tous les boulevardiers et à toutes nos élégantes qui projettent de se retrouver ce soir au Jardin de Paris.

## Hors Paris

Les littérateurs de tous pays qui risquent de voir, comme par le passé, leurs ouvrages traduits en russe et vendus par milliers d'exemplaires, sans qu'ils touchent un simple kopek, ces littérateurs devront se souvenir de M. Miliankof, qui fut, à son honneur, une des gloires du parti *cadet*. C'est à lui, en effet, c'est à cet intrépide radical qu'est dû le vote par lequel la Douma refuse fâcheusement de reconnaître la protection littéraire. M. Miliankof, dans un discours plein de subtilité et de sophistication, entreprit avec succès de persuader à ses collègues qu'il y aurait péril pour la Russie à ne point impulement *dérider* (le mot n'est point de nous, mais du *Norvège* *Vremia*), comme par le passé, le bien des auteurs étrangers. Or un ennemi de tout progrès, de toute lumière, se fut fait le défenseur d'une pareille cause, passe encore. Mais M. Miliankof, un homme si avancé, toujours prêt à vitupérer le tsarisme, à se réclamer des libertés, des traditions occidentales. Décidément, il faut se défier des hommes trop avancés.

Quand M. Miliankof voyage à l'étranger, il ne déteste pas que les intellectuels d'Angleterre ou d'Amérique lui offrent des banquetts au cours desquels on acclame en sa personne la Russie de demain. Mais tous ces intellectuels seront sans doute assez étonnés d'apprendre de quelle manière le grand démocrate slave entend traiter leurs productions.

On vient de découvrir dans les papiers laissés par Ibsen, mort en 1906, des œuvres de jeunesse absolument inconnues: une longue nouvelle et trois petits poèmes en vers.

La nouvelle a pour titre: *le Prisonnier d'Akershus*. C'est le récit d'un épisode historique de la fin du dix-huitième siècle. Le prisonnier, c'est Christian Lofthus, riche fermier norvégien, qui s'était révolté contre les exactions des agents du gouvernement, fut accusé de haute trahison et jété dans les cachots de la forteresse d'Akershus. Il y resta dix ans, et, suprême dérision, reçut sa grâce quelques heures avant de mourir. Ibsen feint, par prudence, de publier les Mémoires d'un de ses oncles, qui raconte les aventures douloureuses du héros de la nouvelle.

Des trois petits poèmes en vers, le premier remonte à 1856, à l'époque des fiançailles d'Ibsen avec Suzanne Thoresen. C'est un *cauchemar*. Ibsen rêve qu'il est enterré vivant et il décrit son désespoir dans l'horreur de l'obscurité qui l'enveloppe, dans le cercueil qui l'étreint. Tout à coup, une figure rayonnante d'une céleste beauté lui apparaît: c'est sa fiancée qui vient le délivrer. Les deux autres poèmes sont des scènes de famille.

## Nouvelles à la Main

— On aurait vraiment dû organiser, hier, une course de ballons.  
— Pourquoi?  
— Parce que c'était le jour de l'Ascension.

La grève générale:  
— Dans les communiqués faits aux journaux, la C. G. T. accuse un chiffre de 10,000 grévistes.  
— De quoi les accuse-t-elle?  
— D'indifférence, sans doute.

\*\*\*

— Je suis bien content, disais hier un ouvrier. Voilà un mois que j'étais sans ouvrage. Enfin, je viens de trouver une place.  
— De quoi?  
— De chômage.

Le Masque de Fer.

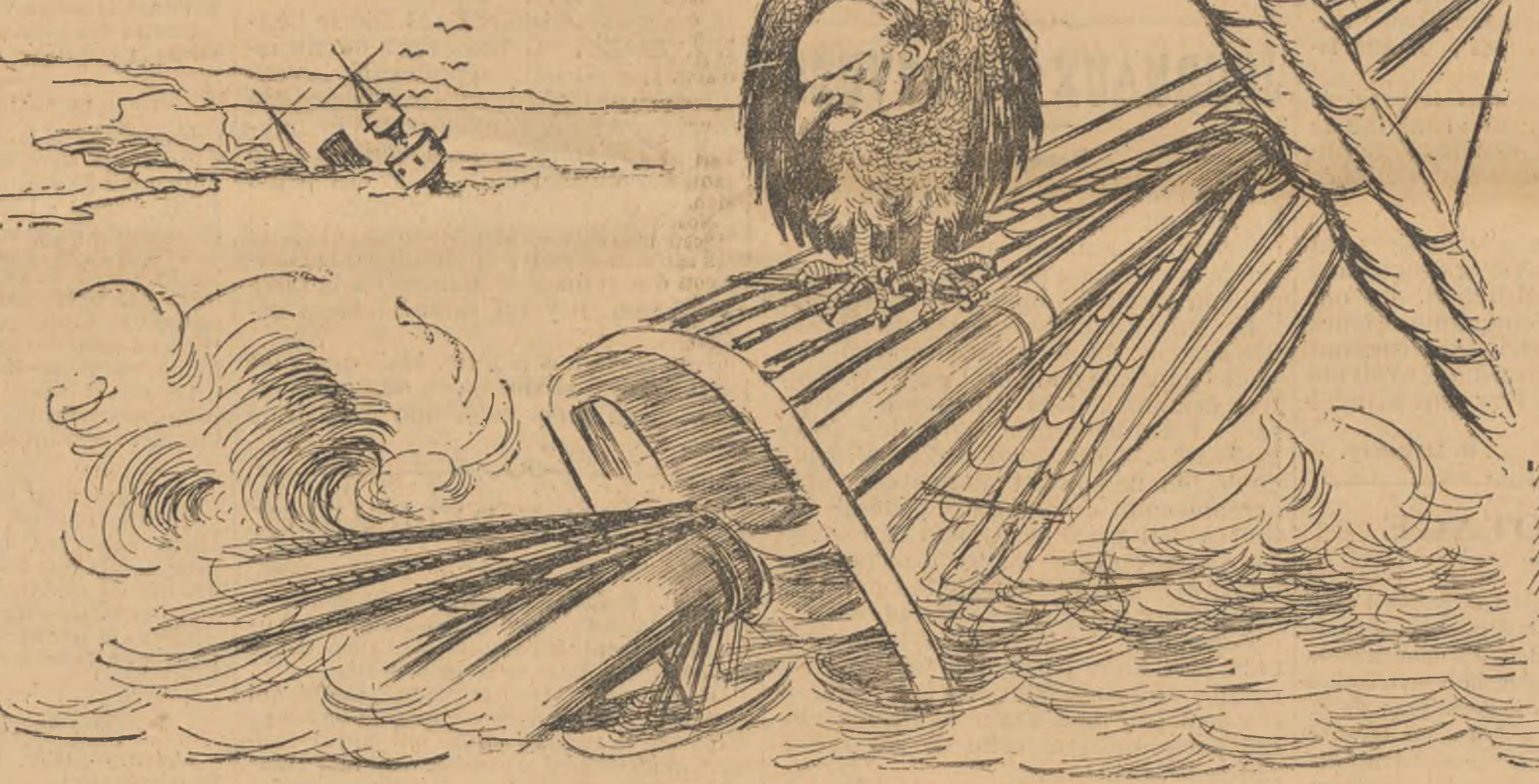






## PAR FIL SPÉCIAL

Par Albert GUILLAUME



## Nos « Quinze Mille » jugés par leurs électeurs

— Que qu'vous dites de nos députés s'mettant à chanter comme ça ?  
— Que qu'vous voulez !... on leur z'y a donné d'argent : ils s'auront saoulés...

## Le Naufrageur

— Pelletan ne m'a décidément rien laissé à faire : il ne me reste plus à couler que l'industrie nationale...

## On discute un fiancé

— Mais, sapristi, mademoiselle, à quarante ans on n'est pas un vieillard ! on est encore un homme très jeune...  
— Ça dépend pourquoi faire : c'est très jeune pour être de l'Institut ou pour mourir... mais pas pour m'épouser !...

montant des ânes ; un astrologue montait une mule blanche magnifiquement harnachée à l'espagnole ; deux litiges, portant de « gentes damoiselles » en habits de fête ; enfin, la cour du roi Charles VII, le Roi, l'escorte de Jeanne d'Arc, et l'héroïne elle-même.

Le Roi, ce sera le comte de Jumilhac ; Jeanne d'Arc, Mlle de Baillencourt-Courcel, montant l'un et l'autre de superbes chevaux des écuries du comte Maurice Pillet-Will, qui, avec celles du comte de Songeons, fourniront les « destriers » et « haquenées » des chevaliers et « damoiselles ».

C'est entre les routes de Choisy-au-Bac et de Soissons que les deux « marcheurs de la lice », le comte de Cosé-Brissac et le comte de Clermont-Tonnerre, rangeront les chevaliers de leurs partis. Et ceux-ci, après être allés prendre les couleurs de leurs dames, à leurs loges, feront les passes d'armes, rompront les lances, jusqu'à la proclamation des vainqueurs. Ce tournoi, admirablement réglé aujourd'hui, explique les étranges évolutions de cavaliers qui, depuis plusieurs semaines, s'essayaient au polo de Bagatelle.

Après le tournoi, Cour d'amour, sur une scène — élevée de dix mètres, en arrière de la lice — où les seurs Mante de l'Opéra — comme principaux personnages — exécuteront des danses de l'époque.

Enfin représentation de *L'apparat héroïque de Compiegne*, poème de M. Alban de Polhes, avec une figuration de mille personnages, des chœurs et un orchestre de trois cents exécutants !

Cet aperçu peut donner une idée des fêtes auxquelles Compiegne nous convie.

Ch. Dauzats.

## LES FEMMES DE FRANCE

M. Paul Strauss, qui présidait hier avec Mme Pérouse, à l'hôtel Continental, l'assemblée générale de l'Union des Femmes de France, a ouvert la séance par une éloquentة allocution dans laquelle il a fait un juste éloge de cette société.

Après avoir rappelé ses longues relations avec elle, il a félicité ses adhérents et leurs dévoués collaborateurs d'avoir, sans négliger leur but principal, développé l'œuvre d'assistance civile dont ils ont donné de si nobles exemples. Il a insisté sur les soins à prodigier aux mères, aux enfants, aux jeunes tuberculeux qui ont déjà été l'objet de la sollicitude de la Croix-Rouge. Il a enfin rendu hommage à la science et au dévouement des dames infirmières de l'Union, qui se sont affirmées si noblement pour la patrie et l'humanité.

Ces paroles ont été vivement applaudies par l'assemblée, aux premiers rangs de laquelle se trouvaient, sur la tribune :

Le commandant Bard, représentant le Président de la République, les représentants du président du Conseil, des ministres de la guerre, de la marine, de la justice, des affaires étrangères, de l'instruction publique, des travaux publics, du grand chancelier de la Légion d'honneur, du gouverneur militaire de Paris, des services de santé de l'armée, de la marine et des colonies, etc.

Mme la comtesse Jean de Castellane, vice-présidente du comité de dames de la Société de secours aux blessés ; MM. de Valence, secrétaire général ; le vicomte d'Harcourt, membre du comité de cette société ; les vice-présidentes de l'Union des Femmes de France ; les docteurs Bouloin, secrétaire général ; Neumann, secrétaire général adjoint ; le général Prion, M. Voizard, Mmes la générale Gallieni, Lardin de Musset, et tout l'état-major de la société.

Mme Pérouse, présidente, a lu son rapport sur la propagande générale de l'œuvre ; Mme Falcoz en a exposé la situation et fait approuver les comptes.

Enfin le docteur Bouloin, en un exposé très clair et très abondant, a donné le relevé général et l'exercice dernier : dons à l'armée s'élevant à 121.850 francs ; secours aux victimes des catastrophes publiques, à 70.180 francs. La réserve financière et matérielle de l'œuvre représente plus de six millions. Le docteur Bouloin a rappelé le service des dames infirmières en Afrique et en Italie, les créations de dispensaires autour de Paris et dans les départements ou en Algérie, celles des maisons de convalescence et, en dernier lieu, de l'hôpital-école inauguré lundi.

La séance s'est terminée par la distribution de diverses distinctions honorifiques ; une médaille d'honneur en vermeil a été décernée à M. Paul Strauss.

Mlle Atzelin, Mmes Brunet et Decressant ont reçu la rosette de l'instruction publique ; Mlle Jean Lefèvre, Le Bidan

et Saint-Mars, Raoul, Mmes Lantelme et Blanc, les palmes académiques, ainsi que Mmes Bellan, Besancon, Mlle Ruot, MM. le capitaine Braconnier et Ducou.

Des médailles de la Société ont été décernées en outre à plusieurs de ses collaborateurs et collaboratrices.

André Nède.

## DANS LA MARINE

## Le retour du « Du-Chayla »

Le croiseur *Du-Chayla* qui commande M. le capitaine de frégate Ralye, est attendu aujourd'hui à Toulon, venant de la côte occidentale d'Afrique où il avait été envoyé à la disposition de M. le gouverneur général Ponty et, en dernier lieu, de Tanger où il a pris à son bord l'ambassade ou mieux la mission que le sultan Moulay-Hafid envoie en France.

Cette mission a, à sa tête, Si Mohammed el Mokri qui vint déjà à Paris, il y a dix-huit mois, du temps d'Abd-el-Aziz, pour traiter différentes affaires et négocier un emprunt. Il est accompagné d'une nombreuse suite. Son séjour à Toulon ne sera que de peu de durée, car M. Pichon doit le recevoir dès lundi au ministère des affaires étrangères. L'apport, de la part de son souverain, un cadeau, un cheval, dit-on, au Président de la République.

La mission marocaine trouvera à Marseille M. Regnaud, notre ministre à Tanger, et poursuivra avec lui son voyage vers Paris.

Nous avons relaté, d'après une correspondance venue de Toulon il y a trois semaines, un incident grave qui s'était produit à bord du *Du-Chayla*. Sur la foi de cette correspondance, nous exposions qu'une partie de l'équipage, croyant avoir à se plaindre de la rigueur du service, avait refusé le travail, conspué les gradés, puis chanté *l'Internationale*, et nous ajoutions que les mutins avaient obtenu satisfaction...

Renseignements pris — et nous les avons recueillis à bonne source — il s'est glissé dans cette correspondance des erreurs et des déformations fâcheuses. Il convient donc de rectifier les choses.

A Grand-Bassam, pendant qu'on embarquait le charbon à bord du *Du-Chayla*, une partie seulement des matelots chargés de cette besogne a cessé le service, sous prétexte qu'ils souffraient de la chaleur. Sur l'invitation de l'officier de quart, les matelots en question ont docilement repris le travail, à l'exception d'un meneur, qui a été immédiatement incarcéré.

Le soir, au souper, il y a eu du désordre aux tables et les hommes ont conspué divers gradés ; un ou deux ont prononcé le nom du commandant. Au branle-bas, c'est-à-dire au moment de la distribution des hamacs pour la nuit, il y a eu encore du désordre. Mais *l'Internationale* n'a pas été chantée. Tout au plus un matelot a-t-il essayé d'en siffler quelques mesures...

Le meneur dont nous venons de parler a été condamné par un conseil de justice à neuf mois de prison et expédié en France. Huit matelots reconnus coupables d'avoir causé le désordre soit au souper soit au branle-bas ont été punis de dix à trente jours de prison. Et ces peines méritées, et d'ailleurs fermement appliquées, ont suffi à faire rentrer l'équipage dans le devoir.

En tout cas, ce que nous tenons à dire c'est que les mutins n'ont pas, comme on l'avait annoncé par erreur, obtenu satisfaction. Loin de là. Le lendemain du jour où ces regrettables incidents s'étaient produits, aucune disposition n'a été changée par l'autorité du bord dans la façon d'embarquer le charbon, et cet embarquement s'est effectué, ce jour-là, sans la moindre difficulté.

Une semaine plus tard à Kolonou, un mois après à Dakar, le *Du-Chayla* a refait son plein de charbon dans des conditions identiques, et aucun désordre n'est survenu, le travail a été effectué très régulièrement et même avec entrain. Depuis lors, du reste, l'équipage ne s'est livré à aucune incartade et n'a donné lieu à aucune plainte.

Tels sont les faits, dans leur vérité absolue. Loin de se montrer faible, l'autorité du bord a au contraire fait preuve de fermeté, et cette fermeté a ramené l'ordre. Nous enregistrons ce résultat avec infiniment de plaisir. Comme nous le disions dans notre précédent article sur cet incident du *Du-Chayla*, plus que jamais la fermeté est nécessaire à bord de nos navires si l'on veut que la discipline y soit respectée, car il s'y trouve des éléments mauvais, en rapport avec

des milieux antimilitaristes qui guettent toutes les occasions de causer du désordre, de faire de l'agitation, d'atteindre le prestige de l'autorité.

Marc Landry.

## Le Gaz à Paris

Nous rappelons à nos lecteurs que le public peut trouver immédiatement tous les renseignements qui lui sont nécessaires pour l'emploi du gaz, abonnements, réclamations, règlements de comptes, location de compteurs, etc., dans les nombreux bureaux de quartier de la Société du Gaz de Paris. Ces bureaux sont les suivants :

1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> arrondissements, rue Baillif, 1 ; 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>, rue de Turbigo, 65 ; 5<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup>, rue Monge, 106 ; 6<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup>, boulevard Raspail, 112 ; 7<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup>, avenue Duquesne, 13 ; et place du Général-Boutet, 9 ; 8<sup>e</sup>, avenue Hoche, 25 ; 9<sup>e</sup>, rue Saint-Lazare, 40 ; 10<sup>e</sup>, rue de Saint-Quentin, 33 et 35 ; 11<sup>e</sup>, boulevard Voltaire, 83 ; 12<sup>e</sup> et quartier de Charonne, avenue de Saint-Mandé, 43 ; 16<sup>e</sup>, rue Franklin, 16 ; 17<sup>e</sup>, rue Méissonier, 5 et 7 ; 18<sup>e</sup>, boulevard Rochechouart, 53, et rue Lapeyrière, 2 ; 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> (moins Charonne), rue de Belleville, 96.

## LA COMPAGNIE FRANÇAISE

DE

## TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Il était indispensable que la télégraphie sans fil, qui a pris naissance chez nous par la découverte du professeur Branly, pût en France même et grâce à des concours exclusivement français, prendre un essor digne de notre pays. C'est ce qui s'est produit par la création de la Compagnie Française de Télégraphie sans fil, fondée en 1906 par M. Victor Popp (créateur des trois réseaux parisiens : secteur électrique, distribution de l'air comprimé et de l'heure pneumatique), avec un premier et modeste capital de 425.000 francs, n'a pas tardé à se développer rapidement. Elle est aujourd'hui au capital de 1.670.000 francs, et elle est devenue l'ennemi des Sociétés de télégraphie sans fil créées à l'étranger, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, puisqu'elle partage avec celle-ci l'empire universel de la télégraphie sans fil.

Le succès technique de ses postes fut affirmé dès le début par la mise en service, en 1906, de la station établie à Constantza, le port roumain de la mer Noire, et des postes de tous les paquebots du gouvernement roumain. Ce succès devint plus éclatant encore lorsque la Compagnie Française installa, pour le compte d'une de ses filiales, la Compagnie marocaine des télégraphes, les quatre postes de Tanger, Casablanca, Rabat et Mogador, qui ont rendu des services signalés au corps d'expédition et à la marine pendant la période des opérations militaires. Ce sont ces postes qui seuls assurent aujourd'hui le service officiel des légations, de la presse et du commerce du Maroc.

Grâce à cet acquis, la Compagnie Française a pu triompher en Espagne de la coalition des Compagnies étrangères de télégraphie sans fil, en devenant, par l'intermédiaire de son représentant espagnol, adjudicataire, en avril 1906, du service public de télégraphie sans fil du gouvernement espagnol, et en créant une Compagnie espagnole qui exploitera pendant la durée de la concession, soit pendant vingt-deux ans, le service public de télégraphie sans fil en Espagne et dans ses possessions d'outre-mer.

Le fait de cette concession a apporté à la Compagnie Française la fourniture de quinze postes importants, dont le montant est de 1.740.000 francs. Mais ce n'est pas là la seule activité de la Compagnie. En plus de ces postes espagnols, elle a reçu des ordres importants pour des stations côtières et de bord, et pour des postes militaires mobiles destinés aux armées en campagne. Elle a, en effet, des agents de représentation dans les grandes capitales du monde, et elle draine à son profit une bonne partie des affaires de télégraphie sans fil qui peuvent surgir.

Dans ces conditions, l'augmentation du fonds de roulement de la Compagnie Française s'impose. La Compagnie a d'ailleurs le droit d'élever successivement son capital, par des émissions successives de séries d'actions, jusqu'à 2.500.000 francs.

En s'implantant comme elle l'a fait,

sur les deux rives du détroit de Gibraltar, puisqu'elle est assise au Maroc et en Espagne, la Compagnie Française a mis dans son jeu les meilleurs atouts, car Gibraltar est le carrefour des voies maritimes le plus fréquenté du monde. Elle doit forcément attirer à elle toute la clientèle des navires en nombre considérable qui, chaque jour, traversent le détroit dans un sens ou dans l'autre, ainsi que de ceux qui, pour passer de l'un des deux bassins de l'Atlantique dans l'autre, doivent naviguer devant Gibraltar.

Il y a, dans cette affaire éminemment française, toutes les chances de succès possibles. Son avenir est brillant. Elle doit tenter tous ceux qui, lassés de placements décevants faits à l'étranger et basés sur des affaires hypothétiques, ont à cœur de mettre leur argent dans une société offrant des garanties sérieuses, en outre, une sorte de devoir patriotique, puisqu'ils auront contribué à maintenir à notre influence sa supériorité dans une industrie d'origine française et d'importance mondiale.

G. Duchemin.

## Télégraphie sans fil au Maroc

Les recettes des postes « Popp » du réseau chrétien de télégraphie sans fil sont en forte augmentation, pendant le premier semestre de 1909, sur celles de la même période en 1908 :

Recettes du premier semestre de 1908 (Tanger, Rabat, Casablanca), 1.066 fr. 70 ; Recettes du premier semestre de 1909 (Tanger, Rabat, Casablanca, Mogador), 30.033 fr. 50.

## NOTRE ENCARTAGE

Nos abonnés recevront, encartée dans le *Figaro* d'aujourd'hui, une notice illustrée qui les renseignera de la façon la plus claire, la plus accessible à tous, sur les données scientifiques de la télégraphie sans fil, c'est-à-dire sur les grandes lois qui président à la production et à la propagation des ondes hertziennes. Cette notice sera remise à ceux de nos lecteurs qui désirent se la procurer, soit au *Figaro*, soit à la Compagnie Française de Télégraphie sans fil et d'Applications électriques, 21, place de la Madeleine.

## Petite Chronique des Lettres

Malgré la séparation, les fêtes carillonnées ont gardé tout leur prestige : éditeurs et écrivains sont d'accord pour les chérir, et en cette semaine d'Ascension nous réduisons à la portion congrue. Comme je les comprends ! et combien il est tentant par ce beau soleil de faire un passage et timide essai de grève.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait la grève générale, et j'ai tout de même quelques livres à vous signaler.

En première ligne voici un très joli conte philosophique publié par M. Maurice Lefèvre sous le titre *La Princesse sans cour*. En épigraphe l'auteur a inscrit cette pensée : « L'ironie est une forme bien française de l'esprit que les Français ne peuvent parvenir à comprendre quand elle s'exerce à leurs dépens ». Sans doute suis-je très Français ; je n'ai pas compris, je n'ai point voulu comprendre l'ironie de ce livre ; j'y ai trouvé par contre des qualités bien supérieures à l'ironie et bien plus précieuses qu'elle : des sentiments très délicats et très touchants, une gracieuse leçon de philosophie qui, sous sa légère parure de légende et de symbole, offre à nos réflexions un très réel et très pratique objet. La princesse de beauté qui vit aux côtés du roi son père, dans le palais d'Elidopolis, merveilleuse demeure isolée du reste du monde, dont le faste et la splendeur sont jalousement gardés contre tout contact extérieur, est victime d'un mal étrange dont ses parents se désolent et que nul savant ne peut guérir ; elle est d'une éternelle et marmoreuse insensibilité, jamais un sourire n'effleure ses lèvres de rose, jamais un ballement ne fait palpiter son cœur : c'est la « Princesse sans cœur ». Et devant la faillite de la science officielle, impuissante à guérir ce mal mystérieux, le Roi fait appel aux rebouteux et aux sorciers qui n'ont pas plus de succès, lorsqu'enfin apparaît un pèlerin symbolique qui après mille traverses, mille périls, ingénieusement imaginés, peut enfin entreprendre la guérison, et il l'obtient en emmenant la princesse hors des murailles du palais, hors des barrières et des ponts-levis

qui l'enferment et l'isolent, vers le travail des hommes, vers la douleur humaine, vers la vie enfin aperçue pour la première fois et dont le spectacle lui révèle la loi éternelle, la loi d'amour, de confiance et de pitié, qui fait battre le cœur des petites princesses...

\*\*

*Lequel l'aimait ?* A cette question que se pose Mary Floran, sur la couverture d'un roman paru cette semaine chez Calmann-Lévy, le lecteur perspicace a répondu dès les premières pages du livre où l'auteur lui conte l'histoire de la belle Diane de Lussy, courtisée par Hubert de Chéramay, gentleman plein de cœur, qui renonce à sa main le jour où elle est ruinée, et épousée par un généreux et richissime bossu, le marquis Roland d'Étrelon. Dès le lendemain du mariage, cet infirme au grand cœur s'efface et se fait tout petit, trop heureux d'avoir apporté à sa bien-aimée la fortune et le bien-être. Et lorsque le hasard d'un héritage rend sa femme riche à son tour, il n'a plus qu'une idée : disparaître dans la nuit — la seule moderne, la mort du chauffeur ! — puisque désormais ses millions sont inutiles, rendre sa femme libre pour l'autre. Quelle abnégation ! Cyranon lui-même n'en fit pas autant pour Roxane amoureuse de Christian ; heureusement, Diane qui est une âme fière et généreuse apprend ce sacrifice surhumain, elle devine enfin « lequel l'aimait », et comme l'automobile indulgente n'a point fait jusqu'au bout son œuvre meurtrière, elle soigne son mari, le guérit, lui déclare sa tendresse. Et ils ont un enfant, et rien ne nous interdit de croire qu'ils en auront beaucoup et qu'ils seront très heureux. C'est une très édifiante histoire que liront sans danger et avec plaisir les jeunes filles et les jeunes femmes mises en présence de personnages plus sympathiques et plus généreux que la moyenne de nos contemporains.

\*\*

Très touchante aussi, mais bien mélancolique, l'histoire du *Jardin délaissé* que nous conte M. Jean Gallotti en un volume paru chez Plon ; dans ce jardin, l'âme et le cœur de la pauvre petite Louise, fervente et sentimentale, s'étiolent et se désespèrent, car elle souffre de l'indifférence religieuse des siens, de son frère surtout qu'elle sent très loin d'elle ; son chagrin devient du désespoir après l'entrée en scène de l'ingénieur Gaudibert dont elle s'éprend éperdument et auquel, après un instant d'espoir, elle doit également renoncer, car il s'éloigne, lui aussi, de la maison, de la famille, de la foi, « abris antiques nécessaires à la vie de la jeune fille » qui reste seule, abandonnée et meurtrie dans « le jardin délaissé ».

Une originale et étrange nouvelle complète le volume : *Ce qui ne ressuscite pas*. Ce qui ne ne ressuscite pas, c'est la femme aimée, Charles Werz qui tua par une erreur lamentable sa bien-aimée, Gracia, en fait la cruelle expérience ; malgré tout son génie, contre toutes ses espérances, il ne parvient pas à la faire revivre, et le symbolique rosier planté sur sa tombe et dans lequel il prétendait la retrouver, reste entre ses mains crispées une pauvre plante morte et vaine.

A signaler encore la *Voie du mal* de M. Grazia Deledda, traduit par G. Hérold ; et le *Roman de six petites filles* de Mme Lucie Delarue-Mardrus, dont je reparlerai.

\*\*

HISTOIRE, VOYAGES, LIVRES DIVERS. — Le docteur Robert Geslin, ancien directeur général du service de santé de la marine et des colonies, publie de très palpitants *Souvenirs de l'armée de Bretagne (1870-1871)*, où les jours sombres de l'année terrible sont évoqués par un homme qui les vécurent très vaillamment, — et le capitaine breveté Hennequin nous donne une étude sur « le Corps d'observation des Alpes en 1815 », — une campagne d'un mois.

M. Maurice Maïndron nous fait poursuivre le très pittoresque et très émouvant voyage « dans l'Inde du Sud » que nous commençâmes l'an dernier par le *Coromandel* ; c'est maintenant le *Camatic*, le *Maduré*, que l'écrivain évoque à nos yeux en des pages colorées et vivantes.

M. Achille Segard nous conduit, lui, dans la *Sicile* en un volume paru chez Plon ; écrivain et artiste, l'auteur a parcouru ces terres antiques, il a contemplé les paysages, les monuments, les souvenirs historiques et les ruines éloquentes de ces civilisations disparues ; voulant seulement, nous dit-il, « composer une œuvre de style et pour un petit nombre de lec-

teurs éventuels, développer sur des motifs siciliens quelques pensées générales et quelques thèmes mélodiques ». L'intention est modeste et limitée, l'exécution est tout à fait remarquable, ce sont vraiment des pages évocatrices ces notes sur Ségeste, sur Sélinonte, sur Agrigente, Taormine et Syracuse ; on retrouve là les paysages d'une beauté légendaire et mélancolique, les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture qui ennoblisent ce lumineux petit coin de l'univers enveloppé dans cette atmosphère de poésie éternelle qui est la leur.

M. René Doumic réunit en un volume ses conférences sur *George Sand* qui eurent tant de retentissement, il n'a rien changé à leur texte, son livre n'est donc pas, nous dit-il, une étude sur George Sand ; il sonne heureux seulement « si la lecture de ces pages inspire à quelqu'un des historiens de notre littérature le désir de consacrer à la grande romancière, à son génie et à son influence, un travail qui nous manque ».

M. Tabarant (le Masque rouge) évoque *Quelques risques de ce temps-ci* en des pages d'une synthèse, injuste et sommaire violence, préférées par M. Laurent Tailhade qui aime les gestes violents. M. Georges Douthé étudie en un curieux ouvrage, *La Littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne*, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire. M. Gérard Harry nous donne dans la série « les Écrivains français de Belgique » une étonnante étude sur *Maurice Maeterlinck*. M. André Mater publie dans la « Collection des doctrines politiques » un copieux et savant ouvrage sur *le Socialisme conservateur ou municipal*, et Mme Dehillemont-Chardon nous offre un essai historique et un traité pratique de *la Miniature, sur ivoire* : le nom de l'auteur, maître considéré en cet art précieux et charmant, est un sûr garant de la valeur technique de l'ouvrage dont je me suis contenté, lecteur profane, d'admirer les exquis images.

Ph.-Emmanuel Glaser.

## L'AGITATION SYNDICALISTE

## Une Bagarre

Malgré le lamentable échec de la grève générale, l'élément révolutionnaire de la C. G. T. affectait hier soir des airs triomphants. Les camarades terrassiers venaient, à l'issue du meeting du manège Saint-Paul, de sauver l'honneur du prolétariat « conscient et organisé »... en projetant sur des gardiens de la paix des projectiles variés tels que verres, chaises, siphons et cuils de bouteille.

La matinée avait été fort calme. La Fédération nationale des coiffeurs prévenait le public — et l'on ne saurait trop louer de cette attention — que les coiffeurs feraient grève aujourd'hui vendredi, et pour vingt-quatre heures seulement.

Les monteurs sur cuivre se réunissaient et, sans bruit, décrétaient une grève qui ne fera pas grand bruit. Les boulangers groupés rue Doudaeville écoutaient en silence les discours de MM. Savio et Bousquet et, malgré celui-ci leur eût dû naguère que les mitrons étaient le pont béni sur lequel passerait la révolution en marche », les boulangers décrétèrent qu'ils ne feraient pas grève.

En province, malgré les décisions du conseil syndical de Paris, les inscrits maritimes n'ont pas cessé le travail, en attendant le résultat du referendum.

Il n'y avait plus que les terrassiers, espoir suprême, troupe disciplinée, toujours prête à revendiquer et à se battre. Les terrassiers se sont battus !

\*\*

La Fédération du bâtiment avait organisé, hier après midi, un meeting qui s'est tenu au manège Saint-Paul. Nous voici loin des réunions de postiers. Dans les rues, aux terrasses des bars, ce ne sont que pantalons larges et feutres mous. Les grévistes, avant de pénétrer au meeting, se donnent des forces.

A l'intérieur du manège c'est, bien avant l'ouverture de la séance, une cohue indescriptible. Près de huit mille ouvriers sont là, entrassés dans une salle à l'atmosphère déjà irrespirable, opaque de la fumée des cigarettes.

Tout cela cre, cretoute, sent l'alcool. Enfin, à trois heures, après avoir à diverses reprises tenté vainement d'obtenir le silence, M. Le Du, secrétaire du



syndicat des terrassiers, parvient à constituer un bureau.

M. Hubert, qui est nommé président, se donne la parole :

— Camarade, notre mouvement est admirable !

— Parfaitement ! s'exclame-t-on dans la salle.

Et l'on applaudit à tout rompre.

— Nous lutterons jusqu'au bout et s'il faut saboter, nous saboterons.

Ces paroles déclenchent le tumulte. Pendant un bon quart d'heure l'orateur s'efforce à continuer son discours, mais en vain. En désespoir de cause il cède la place à M. Péricat.

— Nous avons le devoir de flétrir ceux qui n'ont pas marché avec nous, affirme-t-il.

Le tumulte recommence.

M. Vallet, des ambulants, révoque la veille, remercie les terrassiers :

— Vous êtes les purs, ceux sur qui le prolétariat peut toujours compter. Les postiers vous remercieront.

Les orateurs se succèdent à la tribune avec rapidité.

M. Savoie affirme :

— Vous continuerez à lutter pour vos frères de misère.

— Non, non ! crie-t-on dans la salle.

— Les boulangers se joindront à vous, reprend M. Savoie.

— C'est de la blague !

Les interruptions se croisent. C'est à n'y plus rien comprendre.

Au reste, Mme Pech vient mettre tout le monde d'accord.

— Vous marcherez avec nous ! crie-t-elle.

Les terrassiers n'ont point le sens de contradiction. Il suffit qu'une femme leur ait parlé pour que tous acclament à la grève à outrance. Et comme l'ordre du jour se fait attendre les grévistes se dirigent vers la sortie en chantant l'*Internationale*.

Devant la porte du manège Saint-Paul, des gardes municipaux et des gardiens de la paix président à la sortie.

Aux grévistes qui étaient dans la salle se joignent ceux qui n'ont pu entrer. Bientôt la rue Saint-Paul et la rue Saint-Antoine sont noires de monde.

On chante : « Conspuez Clemenceau ! » sur l'air des « Lampions ». Presque tous émettent l'hymne de Pottier avec des voix enrouillées.

La sortie paraît s'effectuer normalement. Cependant dans la rue Saint-Antoine, des groupes compacts se forment. Les cafés sont envahis.

Soudain, sans cause apparente, un fort remous se produit au coin de la rue de Turenne et de la rue Saint-Antoine.

Un gréviste vient de donner un coup de fouet à un agent qui passait avec quelques-uns de ses collègues. C'est le signal de la bagarre. Aussitôt d'autres agents se précipitent. La rue se vide.

Dans le café on se bat.

Un ouvrier plombier s'est emparé d'un brigadier de police et, dans un coin, en toute sécurité, le frappe avec acharnement. Les coups pleuvent dru de part et d'autre. Plusieurs agents sont contusionnés. L'ouvrier plombier, la bouche pleine de sang, tape toujours, comme un sourd.

L'effort des agents se porte sur cet enragé que l'on parvient à traîner au milieu de la chaussée.

Mais les grévistes, voyant un des leurs arrêté, mettent le café au pillage. Les chaînes pleuvent sur les gardiens de la paix ; les siphons, projetés avec violence, explosent et les éclats de verre fusent en jets rapides. Durant quelques minutes c'est une lutte acharnée.

Maintenant des renforts sont arrivés. Un escadron de gardes républicains débale la chaussée.

Quelques bagarres ont encore lieu, mais beaucoup moins violentes que la première, et à six heures il ne reste plus que Saint-Antoine que les forces de police victorieuses.

Voici les noms des agents blessés :

Le sous-brigadier Canivet, le gardien de la paix Fossat, du quatrième arrondissement ; Fossat a été transporté à l'Hôtel-Dieu ;

Le sous-brigadier Stien, les gardiens Mayer, Jaudéau et Sedant, du troisième arrondissement ;

Le brigadier Donat, les sous-brigadiers Leroy et Lafont, les gardiens Allain, Gand, Guillaume, Leyrat, de Neufchâtel, Guillaud, Camus, Godet et Diney, du troisième, transportés à l'hôpital Saint-Antoine ;

Les gardiens Foucher, Grésolle et Andelin, des brigades de réserve.

Enfin, sept gardiens du onzième arrondissement dont on n'a pas les noms.

Tandis qu'on se battait rue Saint-Paul et rue Saint-Antoine, le comité confédéral était réuni rue de la Grange-aux-Belles. M. Niel était sur la sellette.

Le discours courageux que le secrétaire général de la C. G. T. prononça à Lens a eu le don de mettre en rage les révolutionnaires du comité confédéral.

A six heures, la réunion prenait fin. Dans la cour de la maison des Fédérations, l'animation était grande. Un certain nombre de militants affirmaient avec force gestes :

— Nous attendons Niel. Nous voulons lui casser la figure.

Et M. Griffuelhes, souriant, déclarait à qui voulait l'entendre :

— Les camarades sont décidés. Si je ne prends pas la défense de Niel, ils vont l'abîmer.

Les camarades n'ont abîmé personne. A six heures et demie, las d'attendre, ils ont quitté la rue de la Grange-aux-Belles. Mais M. Niel n'a qu'à se bien tenir.

## Les postiers

La grève des postiers étant complètement terminée, le service des ambulants a été rétabli hier soir. D'autre part, les automobiles qui ont été amenées dans la galerie des Machines ont été rendues à leurs propriétaires. En moins de deux heures, automobiles, machines électriques et personnel ont disparu. Mais, en vingt-quatre heures, tout pourrait être rétabli.

Quelques actes de sabotage : sur la ligne du Nord, entre Gonesse et Boissy, six fils ont été coupés, deux fils mêlés. Entre Versailles et Saint-Cyr, quatre fils coupés. On enquête.

Le conseil d'administration de l'Association générale des postiers invite tous les agents « qui n'ont pas fait grève ou ceux qui ont repris le travail » à se

rendre à une réunion qui sera tenue ce soir à dix heures, rue du Renard, afin d'examiner la situation des révoqués.

D'autre part, la C. G. T. convoque tous les postiers à un meeting qu'elle organise et qui aura lieu au manège Saint-Paul, à deux heures de l'après-midi.

## DANS LA BANLIEUE

A Saint-Denis, à la suite de la bagarre qui s'est produite avant-hier entre agents et terrassiers, la mairie a été gardée militairement et les mesures les plus rigoureuses ont été prises.

Bien que la plupart des terrassiers soient rentrés à Paris, une centaine de grévistes se trouvent encore à Saint-Denis et sont l'objet d'une surveillance incessante.

A Ivry, cent cinquante terrassiers ont fait hier irruption rue Victor-Hugo dans des chantiers en construction. Ils ont débouché environ cent cinquante de leurs camarades. Finalement, les grévistes ont été dispersés par la troupe qui avait été prévenue. Les usines d'Ivry sont gardées militairement.

G. Davenay.

## UN SABOTAGE

Une tentative criminelle qui pouvait causer la mort de plusieurs hommes a été commise, mercredi dernier, dans les chantiers de l'entreprise Chagnaud pour la construction du tunnel du Métro sous le petit bras de la Seine. On connaît son auteur, un ouvrier employé à l'entreprise. Cet ouvrier avait dévissé mercredi, dans l'après-midi, le clou d'une des cloches d'évacuation et d'alimentation d'air. On ne s'en est aperçu que dans la soirée, lorsqu'on a voulu faire fonctionner l'appareil. Par bonheur personne ne travaillait à l'intérieur ; sinon les deux équipes de six ouvriers qui y sont occupées ordinairement y auraient trouvé la mort par asphyxie.

L'auteur de cette tentative criminelle n'a pas hésité à venir hier matin sur le pont Saint-Michel pour juger de l'effet de son acte stupide.

M. Chagnaud est décidé à porter plainte contre lui.

LES

## Embellissements de Paris

L'administration avait autrefois une habitude qui montrait à quel point elle se préoccupait de parer Paris pour qu'il fut avenant aux étrangers : au 1<sup>er</sup> mai, tous les travaux de voirie devaient être terminés. S'ils ne l'étaient pas, elle les traitait comme s'ils l'étaient. On bouchait les tranchées, on alignait les palissades. Rues et promenades étaient nettes, présentes dans toute leur beauté. Il n'en est plus ainsi. Il semble, au contraire, qu'on attende la belle saison pour encombrer et enlaidir Paris de chantiers.

Au bois de Boulogne, l'allée des Acacias est depuis un an bouleversée et déshonorée par les travaux d'une canalisation d'eau ; la place de la Concorde, celle des Invalides sont hérissées de chantiers hideux, d'usines affreuses, faites de plâtres répugnantes et closes de palissades malpropres ; et il n'y a pas jusqu'à la place du Carrousel qui ne soit pour les Parisiens l'occasion de rougir de leur administration.

Un jour, il y a des mois et des mois, l'administration décida, fort heureusement, du reste, de dessiner sur le terre-plein — vaste et vraiment trop nu — du Carrousel un jardin à la française, dont le style s'allierait de parfaite façon au style du Louvre.

On dressa des palissades ; à ces palissades, peintes en bleu, sont assés hautes pour que le passant ne voie pas et ne sache pas ce qui se passe derrière elles, ou plutôt ce qui ne s'y passe pas.

En effet ! Et jugez-en ! L'administration a fait abattre ces jours derniers une partie des palissades dressées au Carrousel pour les remplacer par de beaux treillages. On crut que les jardins, entourés il y a un an, étaient terminés et qu'on allait débarrasser enfin de ces obstacles attristants la place, embellie de verdure et de fleurs.

Point ! En un an, les services de la Ville ont dessiné des pelouses et semé un maigre gazon. Rien de plus ! Pas une corbeille avec une fleur, pas une fleur n'égaye l'interminable chantier.

Abattues ici, dressées là, parmi des débris de pierres et des tas de terre, les palissades demeurent, continuant de déshonorer la place, dont l'enlaidissement se complète des énormes piles de bûches que l'administration précautionneusement entasse pour chauffer, l'hiver prochain, nos chers fonctionnaires, et de l'alignement incertain et même désordonné de tonneaux d'arrosage, tandis qu'une échelle de secours s'appuie, squelettique, sur la saillie, nue et horrible, que fait le pavillon de Marsan sur l'aile du Louvre de la rue de Rivoli.

Tout cela est désoleant. Et dire qu'il suffirait d'un peu d'ordre, d'un rien de méthode pour que Paris ne connaisse jamais ces laideurs exaspérantes.

Frantz-Reichel.

## CARNET HISTORIQUE

### Napoléon à Schoenbrunn

Dans cette résidence, l'Empereur s'informait, le 11 mai 1809, des travaux entrepris pour réduire Vienne. Berthier le renseignait. Un fait curieux, c'est que dans l'après-midi du 11, il fut enlevé, œuvre des soldats de Couroux. La Andressy s'installa au palais Kaunitz ; et deux sommations envoyées à l'archiduc Maximilien, commandant la place, le firent délayer les garnisons qui entouraient le burg impérial. Mais la division Boudet, placée en face du grand pont couvrant le Danube, ne put tenir sous les coups.

Savary, le premier aide de camp de l'Empereur, vint parlementer ; il en écrivit : « Sire, je viens d'être assailli par la populace du faubourg et convert de pierres pendant que je parlais avec des bourgeois honnêtes et que M. Schoumeister de Strasbourg les exhortait à rentrer dans l'ordre. Il a été obligé de brûler la cervelle à un révolutionnaire pour me dégager de plus de cent cents personnes ».

Cette députation de notables, conduite par Dietrichstein, et venue supplier Napoléon d'épargner la ville, reçut un ultimatum à porter ; mais elle ne put franchir les portes de Schoenbrunn pour effectuer son retour.

Prévenu, l'Empereur monta à cheval, le 12, vers cinq heures du soir. « Allons voir quels moyens mènent à la prise de la capitale », dit-il à Massena. Ensemble, ils vont parcourir les avenues, sous la fusillade et l'indignation générale. Penetrent les emplacements des postes et des batteries à établir incessamment.

A huit heures du soir, quand les feux de 15 canons forcent l'ennemi à s'abriter, des voltigeurs vont occuper un réduit devant Leopoldsdorf et couvrir l'établissement d'une batterie de 20 obusiers ; artillerie qui, de neuf heures à une heure du matin, vomit 1.827 projectiles.

Les soldats autrichiens repoussés, 64 foyers d'incendie allumés, l'archiduc Maximilien fuit Vienne, dirige sa troupe vers Wagram et laisse au général O'Reilly la tâche d'ouvrir les portes aux Français.

Napoléon ne fit, le 13, qu'une simple entrée dans Vienne. Il s'arrêta longtemps à regarder le château éparpillé par les obus, sur son ordre et après que cette information l'ait touché : « Une jeune archiduchesse, dit-il, se trouve malade ».

A son dîner, le vainqueur voulut réunir Massena, Lannes, Andressy. On but du vieux johan-nisberg. Vers dix heures, des coups de canon tonnerent au loin ; un signal que l'archiduc Charles donnait aux Venniens. Napoléon dit : « Viendrait-il enfin sur nos baïonnettes... »

Le grand général qui devait s'apprêter à manœuvrer dans les places de Vienne, Napoléon dit : « Et il décidait d'aller au plus tôt lui offrir le combat. Son départ s'effectuait le jeudi 18 mai, pour l'Ébersdorf. Puis, les grands ponts jetés, l'ennemi partit pour le Danube très gros, l'Empereur devait traverser le 20, Tito Loban, et préparer, dès le 21, les actions de la bataille d'Essling ».

E. Gachot.

## JOURNAUX ET REVUES

### Déception

Evidemment, les socialistes sont déçus. Ils attendaient mieux de la classe ouvrière, — oui, de cette malheureuse classe ouvrière qu'ils tâchent d'effriter et qui leur résiste : vont-ils l'assassiner ?

Le citoyen Jaurès regarde cette « grève générale » : et il la trouve beaucoup moins générale qu'il ne l'aurait voulu. Il se demande, dans l'*Humanité*, quelle sera « l'étendue exacte » de cette « grève générale ». C'est assez drôle ; et, sans doute, on ne pouvait guère avoir plus agréablement qu'une grève générale est tout à fait partielle. Quand le citoyen Jaurès travaille à mettre d'accord ses desirs et la réalité, il ne le fait pas sans tourmenter la logique de ses phrases.

Cependant, il a bien l'air — je dis qu'il en a bien l'air, parce que tout cela est comme un peu mystérieux à dessein. — il a bien l'air de dégager sa responsabilité personnelle et celle de ses camarades. Il écrit :

« Ce n'est pas à nous à substituer notre responsabilité illusoire à celle des organisations ouvrières qui mettent directement au jour le pain, la liberté, la vie même de leurs militants. »

Ah ! si la grève générale avait magnifiquement réussi, peut-être n'aurait-on pas vu les socialistes unifiés si pressés de le dire rien dans tout cela !

Que faire, en somme ? Le citoyen Jaurès est d'avis qu'on opère un « changement profond, décisif » dans la politique générale de notre République.

Qu'est-ce que ce sera ?

Le socialisme, évidemment. Mais le socialisme et le syndicalisme sont-ils si bien d'accord ? On a de la peine à le croire, quand on voit les socialistes se dépêcher ainsi de rejeter sur les syndicalistes toute la responsabilité d'une affaire qui va très mal.

Et puis, le citoyen Jaurès ne voit-il pas que ses idées, pour le moment, ne sont pas très en faveur ? Ne voit-il pas que, si comptait sur la grève générale pour arranger toutes choses à sa guise, il est volé ?

Il le voit, certainement. Il le voit, malgré tout le grand effort qu'il fait pour s'aveugler.

Et il est fort mécontent ; cela, on le voit : ses articles sont plus empressés que jamais.

André Beaunier.

## La Presse de ce matin

### LA POLITIQUE

La situation politique.

Sans être pessimistes, nous ne nous sentons pas protégés et nous disons aux endormis : « Prenez garde, vous vous réveillerez un matin, comme M. Thiers le 18 mars 1871, grâce à l'inertie et à l'impéritie d'un gouvernement, sous le main de la Confédération générale du travail, qui n'est autre que la Fédération de la garde nationale d'il y a trente-huit ans ».

La Petite République :

L'échec de la grève.

La « grève générale » ordonnée par la Confédération générale du travail n'a rien eu de général. A part les terrassiers et une partie du bâtiment, presque n'a rien eu de général. On a même inexactement dit que la grève générale a échoué. La vérité est qu'elle n'a pas existé du tout.

C'était d'ailleurs bien facile à prévoir et la fraction réformiste de la Confédération l'avait répété sur tous les tons ; mais, comme il arrive presque toujours, les violents l'ont emporté et ont entraîné tout le monde. C'est sur leurs injonctions que la Confédération a solennellement déclaré la grève générale, la grève révolutionnaire.

La Lanterne, sous la signature de M. Paul-Boncour, député :

A parler sans cesse de grève générale, on a détourné les syndicats de la tâche plus modeste, mais autrement féconde, de l'organisation et du recrutement. Des syndicats squelettiques, sans effectifs et sans nouvelles, ont enfermé le syndicalisme français dans une agitation stérile, dont il n'est que temps qu'il se dégage, s'il ne veut pas sombrer dans des aventures comme celle de l'après-midi d'hier.

Les réformistes de la C. G. T. semblent le comprendre. Et comme beaucoup sont des gailards résolus, du moment que n'est pas défectueux, la sagesse libérale, on ne peut espérer qu'ils iront jusqu'au bout, et que sans division, sans division, ou du moins laissant aux agités la responsabilité des divisions qui pourraient se produire, ils cessent de se laisser brimer par une poignée de démagogues.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Entre Rellinghausen et Steele/Wesphalie, une cartouche de dynamite avait été posée sur les rails du chemin de fer, pour faire dérailler un express. L'explosion se produisit, causant seulement quelques légers dommages. On n'a trouvé aucune trace de celui qui préparait cet acte criminel.

### L'AFFAIRE MARX

## L'AGENCE DES FAVEURS

Hier, jour de fête, l'instruction a été suspendue. Elle va reprendre aujourd'hui par l'interrogatoire des trois inculpés.

Elle durera d'ailleurs assez longtemps, car M. André aura à dépouiller, en présence du capitaine Marx, la correspondance saisie au domicile de l'officier et à son bureau de l'hôtel des Conseils de guerre. Cette correspondance comprend quatre mille lettres.

M. Blot, sous-chef de la Sûreté, a opéré mercredi une perquisition au domicile de M. Maurice Durand, secrétaire de Marx, rue de l'Amiral-Mouchet. Cette perquisition n'a donné aucun résultat.

Les anecdotes, sur cette curieuse affaire, abondent. On n'a pas oublié la triste histoire de ce capitaine de gendarmerie, M. Chapelle, qui avait commis l'imprudence de couvrir de son honnabilité les agissements de deux courtiers d'automobiles qui achetaient à crédit en son nom et revendaient comptant. Il fut condamné à quatre mois avec sursis. Le principal inculpé, un nommé Auzerick,

raconta en pleine audience qu'on lui avait dit « que s'il y mettait le prix, le mandat lancé contre lui serait annulé ». On lui avait en effet dit qu'un officier était mêlé à l'affaire, les poursuites relèveraient de la justice militaire, et que son sort dépendait du capitaine rapporteur Marx. Sur le premier moment, on ne voulut pas ajouter foi aux dires d'Auzerick et on ne procéda pas à une enquête. Les faits actuels prouvent qu'on a eu tort.

Il y a aussi l'histoire de M. Pierre Chapelle, éditeur, 21, boulevard de Strasbourg. Il avait fait, dans un café, la connaissance de Cérés, qui lui avait demandé une revue de fin d'année pour l'inauguration du fameux casino d'Amiens, où le capitaine Marx tenait le jeu des petits chevaux et aussi celui du baccara.

M. Chapelle alla à Amiens, et là le capitaine se montra si aimable que l'éditeur n'osa refuser de s'asseoir à la table du baccara. Il y fut complètement déçavé.

Il ne porta pas plainte. Mais quelques jours après il se vengea en administrant à Cérés, en plein café, une magistrale volée.

## LE MONDE RELIGIEUX

Le P. Couhé, chanoine de Cambrai. — Mgr Delamare, archevêque-coadjuteur de Cambrai, vient de nommer M. l'abbé Couhé chanoine honoraire de sa cathédrale.

On se rappelle que lorsque le P. Couhé, qui appartenait alors à la Compagnie de Jésus, demanda sa sécularisation, qui lui fut d'ailleurs refusée, c'est Mgr Delamare qui lui pria de bien vouloir le prendre sous sa juridiction, car il n'est pas admis qu'un prêtre séculier ne relève pas de l'autorité de quelque évêque. Mgr Delamare était en ce temps-là évêque de Périgueux, mais il fut sur ces entrefaites transféré à Cambrai, et c'est ainsi que le P. Couhé, sécularisé, se trouva nommé encore sous évêque de Périgueux, mais à celui de Cambrai, avec dispense de résidence, bien entendu.

Mais bien qu'il ne réside pas dans le diocèse de Cambrai, ses œuvres le retiennent à Paris. M. l'abbé Couhé a été souvent appelé à prêcher dans le Nord. Il a pris part notamment, avec un succès resté en son cœur, à Lille. Nul n'a s'étonner de la distinction dont il vient d'être l'objet de la part de son archevêque.

Mgr Delamare, en même temps qu'il donnait au P. Couhé le mail de chanoine honoraire, nommait chanoine titulaire son secrétaire particulier, M. l'abbé Ponceau. Et cette nomination n'est que la reconnaissance par le clergé du diocèse de Cambrai, car elle est la juste récompense de nombreuses années de dévouement intelligent et sans réserve. — J. DE N.

### AVIS DIVERS

DAÏNISSEZ vos traits, supprimez vos rides avec la Véritable Eau de Ninon, mais exigez le mot « véritable » avec l'adresse de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

### DANS TOUTES LES PHARMACIES

## VITTEL-ALPHA

### LA JOURNÉE

Conseil des ministres : A l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le Parlement : Au Sénat, la censure. — A la Chambre, la sécularité ; Interpellation sur la catastrophe de chemin de fer d'Estivau.

Requiem : Messe pour le repos de l'âme de M. le marquis de Berthaut, née Seydoux (Sainte-Clotilde, 40 heures).

Congrès : La Ligue patriotique des Français (10, rue Monsieur, 3 heures).

Assemblée générale : Le Club alpin français, avec conférence de M. Spengler (à 8 heures, 8 h. 3/4). — La Société des ingénieurs civils de France : « L'aviation et l'avenir de l'aviation », par M. Avoine (19, rue Blanche, 8 h. 3/4). — L'Association de prévoyance des Employés civils de l'Etat (84, rue de Grenelle, 8 h. 1/2).

La bienfaisance : Matinée au profit de l'œuvre « le foyer maternel » (théâtre de l'Athénée, 2 heures).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Froidevaux : « Les Régions australes du globe (2 h. 1/4). — M. Bidot : « Mouvement de 1848 en Europe » (8 h. 1/2). — M. Dierme : « La Religion assyrienne-babylonienne : les dieux et les rois » (5 h. 1/4).

M. Albert Journe : « Les Poètes dans Balzac » (Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, 4 heures). — M. le professeur Delbet : « Le Traitement chirurgical du cancer du col utérin » (H. de Rothschild, 19, rue Marcadet, 5 heures).

M. Taudière : « L'Enseignement dans l'ancienne France » (181, boulevard Saint-Germain, 2 h. 1/2). — Docteur Loisel : « Voyage dans les Montagnes Rocheuses (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — Mgr Lacroix : « L'Eglise et la nuit du 4 Août » (Sorbonne, 6 heures). — M. l'abbé Pachet : « Cléricalisme et anticléricalisme » (Le Chantier, 190, rue de Bercy, 8 h. 1/2).

### Argus.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

— Au Palais-Royal, à 1 h. 1/2, répétition générale du huitième spectacle du Nouveau Théâtre d'Art, comprenant *Maison seule*, trois actes en prose, de M. Ferdinand Herold, et *Kerubinos*, un acte en vers de M. Gabriel Nigoud.

— Au théâtre Femina (Vendredis de Femina) (téléph. 528-08), à 3 h. 1/2, Mme Séverine sur « Les Poètes d'aujourd'hui ». Auditions d'artistes des principaux théâtres de Paris. Fauteuils depuis 3 francs. (Métro Alma).

Ce soir :

— Au théâtre du Châtelet, deuxième représentation (hors abonnement) du *Pavillon d'Armide*, du *Prince Igor* et du *Festin*, avec les mêmes interprètes que les jours d'abonnement. Rideau à 9 heures-très précises.

On peut louer dès à présent pour toutes les représentations annoncées, c'est-à-dire pour : Mardi 22, le *Pavillon d'Armide*, le *Prince Igor*, le *Festin* ; mercredi 23, *Le Terrible* (la *Peukète*) ; jeudi 24, le *Pavillon d'Armide*, le *Prince Igor*, le *Festin* ; vendredi 25, *Le Terrible* ; samedi 26, le *Pavillon d'Armide*, le *Prince Igor*, le *Festin*.

On trouvera toutes les places, pour les jours d'abonnement ensemble ou séparément, et pour toutes les représentations annoncées, soit au Pavillon de Hanovre, soit au théâtre du Châtelet.

La répétition générale d'*Le Terrible*, primitivement fixée à dimanche, aura lieu seulement lundi soir 24 mai. C'est dans cet ouvrage que Chailly fera ses débuts.

— A l'Opéra, à 8 heures, pour les représentations de M. Rousselle, *Siegfried* (Mmes L. Grandjean, Laute-Brun, Charbonnel, MM. Rousselle, Delmas, Fabert, Duclos).

L'orchestre sera dirigé par M. Messager.



## AU CHATELET — Le Festin

DANSE DE « L'OISEAU DE FEU »

M<sup>lle</sup> Karsavina

M. Nijinsky

Parisiens, et finit à minuit moins dix. L'interprétation est de premier ordre, avec Mme Laurence Dulac et M. Bullier en tête.

Afgar, avec tous les artistes de la création, Mlle Marguerite Deval en tête, ne sera plus que ce soir et demain samedi, aux Capucines. Dimanche soir, répétition générale de *Par-Sport*, revue en deux actes, de MM. Michel Carré et André Barde; lundi, première représentation de cette revue, dans laquelle entrera Mlle Louise Balthy, et dans laquelle M. Berthez déploiera également sa spirituelle fantaisie. A peine comédie, la nouvelle de la rentrée de Mlle Louise Balthy aux Capucines a provoqué la plus vive curiosité et chacun se fait une fête d'aller applaudir l'originale étoile sur la scène de ses plus retentissants succès.

Au Théâtre Royal.  
Une excellente soirée à passer. Quatre comédies amusantes : *Ton*, avec Mlle Jeanne Chesnel et M. Sémey; *Après nous*, avec Mlle Mylo d'Arcy, MM. Villa et Tunc; *Le Pêcheur*, avec Mlle Cora Laparcerie, MM. Coquet et G. Priou. Pour terminer, une revue des plus gaies avec Mmes May Melsa, Alice de Tender, Gillet, etc., etc.

Le 10<sup>e</sup> de Comedia illustré, la si vivante revue théâtrale, vient de paraître. Comme de coutume, toutes les pièces de la quinzaine y défilent illustrées de la façon la plus intéressante. A signaler tout spécialement : « Les Ballets et l'opéra russes » et la « Chronique de la Mode au théâtre et à la Ville », une nouvelle rubrique qui complète le caractère documentaire de cette artistique revue dont nous recommandons la lecture à tous les amateurs de théâtre.

Elle s'annonce admirablement, la matinée de gala organisée pour le mardi 24 mai, au théâtre Antoine, au profit de la caisse de secours du syndicat des artistes dramatiques. En plus du précieux concours d'artistes de l'Opéra-Comique, de la Gaîté, de l'Edoardo, des chansonniers Moy et Hyspa, et de la troupe du théâtre Antoine, la soirée d'organisation offrira au public des scènes inédites interprétées par les meilleurs artistes parisiens et entre autres une pièce japonaise, jouée par les pensionnaires du Tokio-Théâtre.

On peut louer dès maintenant au théâtre Antoine.  
Profitant de son séjour à Paris, M. Saint-Saëns accompagnera lui-même les excellents artistes du Trianon-Lyrique, Mmes Jane Morlet, Germaine Hilbert, et M. Lapelle, qui, jeudi prochain, au Théâtre, à la matinee, donneront des rôles ont été distribués dans cette délicieuse fantaisie : les *Comédiens aux champs*, viendront encore s'ajouter des surprises, autant de véritables clous qui compléteront ce merveilleux programme.

Ajoutons que les places n'ont pas été augmentées, le prix reste celui du Trocadero : 5 francs, 3 francs, 2 francs, 1 franc, et on peut louer dès à présent dans les agences.  
M. Max Dearly fera, cet été, dans les villes d'eau, une tournée de *Chonchette*, *le Mûle*, *l'Ingénu*. M. Max Dearly aura pour partenaires Mlle Jeanne Ugalde, la charmante artiste de la Porte-Saint-Martin, M. Reschal et Mlle André Divonne.

Dans la jolie salle de l'avenue Malakoff, devant un public d'élite et très parisien, Mlle Gemma Vesme, fille de notre distingué confrère de la *Stampa*, de Turin, a obtenu hier soir les très gros succès avec une pièce en vers, et en trois tableaux, intitulée *le Pardon*. L'idée en est de tout point originale et,

forte : Méphisto, vaincu par la grâce, la pitié et la bonté d'une jeune femme, retrouve enfin la divine vertu des larmes.

Cette petite pièce aux jolis vers harmonieux, d'une haute portée philosophique, a eu le don de ravir les spectateurs, qui ont acclamé, en même temps, l'auteur et les interprètes. M. Jourdain, excellent dans le rôle de Méphisto, joué par un grand artiste, et Mlle Gemma Vesme, doublaient l'œuvre comme auteur et comme interprète.

Mme Georgette Leblanc va faire une série de conférences sur la pièce nouvelle de M. Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*, qu'on représente à Moscou, depuis le mois de novembre, avec un succès triomphal. *L'Oiseau bleu*, luxueusement monté par M. Stanislas, a dépassé la 150<sup>e</sup> représentation, et de partout, en Europe, on demande à M. Maurice Maeterlinck quand paraîtra la brochure. En attendant cette publication, Mme Georgette Leblanc se propose de présenter l'œuvre de son mari au public de plusieurs grandes villes d'Europe, et elle commencera lundi prochain, au théâtre du Parc, à Bruxelles. Le succès sera considérable. Tous ceux qui ont entendu l'émouvante artiste savent avec quelle grandeur elle joue, son art savant, ses attitudes et la façon exquise de mettre en valeur les moindres nuances de sa pensée.

Mme Georgette Leblanc parlera également à Liège.

Serge Bassot.

## SPECTACLES &amp; CONCERTS

Aujourd'hui :  
De 10 à 6 heures, au Jardin d'acclimatation : le Royaume de Lilliput (300 nains dans leur ville naine).

Ce soir :  
Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (le singe Consul Peter; le ténor Salvator Romagnolo; Automates; Claudius, Pougand, Mauriel et Marie Marville). (La Première Entrée cordiale. Les Châteaux de la Loire. Castro à Paris. Le plus grand succès de la saison.)

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot. Le Pays des Singes. Match d'un train et d'une auto, le Palais des contes, Miss Ethel Levey, Florido, Miles Brémoult, Agost, Balha, etc., etc. M. et Mme X... en cab, bicyclette et tandem, *the event of the season*. *The Prince Dollar*, nouveau ballet en 2 tableaux : Mlle Lucy Kelly, les Sparkling Girls. Partie d'attractions.

Au théâtre Marigny, à 8 heures, la *Revue de Marigny* (Mmes Germaine Gallois, M. Berka, Delmarès, MM. Gabin, Max-Morel).  
Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles : Footit et Chocolat à 10 h. 1/2; *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

Réouverture du Jardin de Paris. Spectacle-concert : la belle Zerk, Polletier dans ses imitations, les Timms, Marion Daroy, Mlle de Rysoor, the Oxford Girls, miss Miller, troupe russe Saschoff, etc.

Dans le cirque : Anora et Carini, trio Dornay, acrobates, Blanche de Maczenay, haute école et cheval en liberté; Henry Morton, le roi des évadés. Cinéma-Eclipse : vues d'actualité. Attractions, danses, Bowling allops.

A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.43) (direction Bonnard-Biels), à 9 h. 1/2, *Chacun sa botte*, revue en un acte en vers, de Bonnard et Numa Blés, jouée par Lucy Pezet, Antoine Lauff, Georges Charton, etc. *L'Épouvée*, de Caran d'Aché, présentée par Numa Blés; les chansonniers Dominique Bonnard, Paul Weil, Georges Balha, etc., dans leurs œuvres.

Au « Diable au Corps », Allée du Diable.

La représentation de Parisiana avait été troublée, il y a quelques jours, par un petit

groupe de manifestants pendant la chanson de Lorie : *Papies et Cardinaux*.

Hier soir, la salle avait été presque entièrement louée d'avance et la direction fut avisée que ces spectateurs précautionneux étaient tous des « Camelots du Roy ».

M. Ruez, très conciliant et désireux d'éviter tout sujet de polémique, a fait très sagement couper la chanson en question.

Et les spectateurs ont eu la satisfaction d'avoir pu à prodiguer des bravos à *Al-Bébé* ou les 40 coléuses, le grand succès actuel de Parisiana.

Enfin ! voici le beau temps revenu et la vie estivale commence à battre son plein.

L'Alcazar, notre fêreux Alcazar, surmonté le music-hall de verdure, a ouvert ses portes avec un programme éclectique des plus remarquables, dont les clous sont : Dranem, les Tschin-Maa, Sahary-Djelli et les Haley's Juveniles.

Il faut voir : Dranem, les Tschin-Maa, Sahary-Djelli et les Haley's Juveniles.

Aujourd'hui, vendredi, à la Boite à Fursy, Mme Marie Marville et M. Maurice Claudius, les deux excellents artistes des Folies-Bergère, donneront en matinée extraordinaire : *Vive le Roy!* revue radicale-bonapartiste de MM. P.-L. Fiers et Eugène Héros.

Le succès triomphal obtenu par la valse *J'improvise* ne pouvait passer inaperçu à l'étranger : la propriété de la valse a été vendue à la maison la plus importante pour la vente de musique française, Junce & Leipzig. Chantée tous les soirs aux Ambassadeurs par Bertha Sylvaï, à l'Olympia par Nelly Vignal, dans les music-halls les plus connus de Paris, jouée par tous les orchestres de l'époque, elle obtient à Londres, au Coliseum, la vogue la plus marquée, car elle est interprétée par Mme de Lilo, sa créatrice. C'est la valse la plus chantée et la plus demandée.

En vente chez Armand, éditeur, 3, rue du Havre, Paris.

## COURRIER MUSICAL

Ce soir, deuxième séance Ysaye-Pugno, avec le concours de MM. P. Monteux et J. Hollmann : Sonate en mi bémol, Sérénade, *Trio à l'arche de Beethoven*. Billets à la salle Pleyel et chez M. A. Dandelot.

M. Marcel Bertrand, le compositeur de *Ghyslain*, qui travaille actuellement, en collaboration avec M. René Bazin, à un drame lyrique tiré de la *Terre qui meurt*, vient de remporter, à une soirée musicale, un très brillant succès avec sa chanson de *l'Undine*, qui obtint le prix Gluck à la Société des compositeurs. *L'Undine* fut remarquablement interprétée par Mme Boyer de Laforest.

M. King Clark, officier d'académie, le professeur de chant si apprécié, donnera, à la salle Gaveau, une audition de ses élèves avec le gracieux concours de Mlle Elsie Playfair, violoniste, le samedi 22 mai, à huit heures et demie du soir. Au programme se trouvent les œuvres des grands maîtres Saint-Saëns, Ambroise Thomas, Beethoven, Gluck, Mozart, Wagner.

Mardi 25 mai, à 9 heures du soir, la Société Handel (directeurs-fondateurs MM. Borrel et Raugel) donnera son 5<sup>e</sup> concert, salle de l'Union, 14, rue de Trévise, avec le concours de Mmes Maurice Gallet, Povia Frisch, M. Louis Frolsch, basse; E. Bonnal, organiste; E. Borrel, violoniste.

Au programme : des œuvres de Corelli, Martini, Kerl; le Psalme 134 de Sweelinck, en première audition, ainsi que *l'Héraklès*, drame musical d'Handel.

Chœurs, orchestre sous la direction de M. F. Raugel.

Places de 1 à 7 francs : à la salle, chez Durand, Grus et à l'agence Demets, 2, rue de Louvois.

Répétition publique de ce concert lundi 24 mai, à 4 heures. Prix d'entrée : 3 francs.

Pour être l'adversaire acharné d'un modeste en matière religieuse, le Souverain Pontific n'en est pas moins ouvert à toutes les idées de progrès en matière d'art.

Depuis plusieurs années, Sa Sainteté possédait un Piano-Métrostyle (de la Cie Moïan), dont Elle se servait toujours avec plaisir, surtout dans ses heures de mélancolie. Aussi, s'intéressant aux progrès constants de cette célèbre maison, — qui est fournisseur attitré des palais apostoliques, — Sa Sainteté vient-elle d'échanger son ancien instrument contre le dernier perfectionnement. C'est à la suite de cet échange, qu'Elle a fait adresser à la Cie Moïan, par S. Exc. le cardinal Merry del Val, la lettre suivante :

Vatican, 20 avril 1909.

Monsieur le directeur de la Compagnie Moïan, Paris.

Le Saint-Père a bien agréé le bel instrument Piano-Métrostyle dont vous avez voulu lui faire hommage.

C'est avec plaisir qu'on a constaté son perfectionnement de plus en plus remarquable. Votre maison fut la première à fournir des appareils de ce genre à Sa Sainteté Léon XIII, d'heureuse mémoire, qui avait tenu à lui exprimer sa très haute satisfaction.

Il n'y a pas de doute que votre maison doit figurer au premier rang parmi celles de ce genre.

Le Saint-Père Pie X me charge, en Son Auguste Nom, de vous exprimer Sa reconnaissance et Ses encouragements pour le succès de vos travaux.

Recevez aussi mes remerciements et l'expression de mes sentiments distingués.

R. Cardinal MERRY DEL VAL.

Un si auguste témoignage est particulièrement flatteur pour l'instrument qui en fait l'objet. C'est plus qu'une attestation de ses mérites, c'est une consécration de son succès!

Alfred Delilla.

## TRENTA ANS DE THÉÂTRE

## UNE COMÉDIENNE

M. Guilty partira dans quelques semaines pour Londres et, pendant son séjour d'une troupe excellente, Coupain de *l'Assommoir*, *l'Emigré*, le beau drame de M. Paul Bourget; la *Messidière*, la jolie comédie de M. Jules Lemaitre, et trois des ouvrages les mieux venus de M. Henry Bernheim : *Sanson*, *la Griffe* et *le Volier*. Le futur interprète de *Chantecler* portera ainsi chez nos voisins ce que J.-J. Weiss, en son style imagé, appelle fort justement : le rayon de France. Autant, en effet, les tournées, telles qu'on les fabrique trop souvent, nuisent au fonctionnement de nos théâtres, autant des représentations comme celles que donnera M. Guilty à Londres relèvent le prestige de l'art dramatique français à l'étranger; nos comédiens deviennent alors — je reprends encore le mot de J.-J. Weiss — les missionnaires de notre littérature.

L'étoile féminine de cette troupe sera Mlle Jeanne Rolly qui — écoutez bien ceci, ô jeunes filles de notre Ecole de déclamation! — va apprendre quatre rôles de pièces, autrement dit des milliers de lignes, par la seule raison qu'elle adore jouer la comédie. L'histoire de Mlle Rolly est d'ailleurs assez concluante; elle est un exemple de ce que peut l'intelligence éternelle. Voyez plutôt.

La petite Jeanne Rolly était toute gamine, presque une enfant, le jour où elle débuta à Déjazet. Ses parents, de fort braves gens, n'avaient pas voulu contraindre la folle passion de leur fille pour le théâtre, à la condition pourtant qu'un de leurs amis, le baron Lepers, s'occupât d'elle. Une solennelle visite avait été rendue à Lepers, le créateur aux Folies-Dramatiques de *Madame Fawar*, une jolie opérette d'Offenbach; Jeanne débuta avec une ardeur telle que le bon Lepers fondit en larmes. Séance tenante, il l'envoya à Eugène Lacheroy qui déclara, à son tour, qu'il répondait d'elle. Après quelques mois de leçons, Jeanne frappa à la porte du Conservatoire et, comédienne délicate camarade Marie Leconte, elle y échoua; elle se présenta au grave jury, alors présidé par Ambroise Thomas, dans une scène du *Duc Job* et l'échec fut mis sur le compte de la prose. d'ailleurs un peu démodée, de Léon Laya... Par bonheur, Lacheroy connaissait tous les directeurs de Paris, entre autres celui du théâtre Déjazet, M. Boscher, qui n'arriva pas à démentir une étoile... La jeune Rolly fut cette étoile. M. Boscher lui alloua cent dix francs par mois et lui distribua le principal rôle de la *Mariée récalcitrante*. La très amusante pièce de Léon Gandillot lui fit faire deux cents fois, et l'auteur, enchanté de son interprète, se déclarait :

« Je vous promets bien que vous ferez votre chemin!... Nous nous retrouverons. »

On se retrouvait, en effet... Malheureusement, la petite Jeanne ne pouvait se contenter des trop modestes appointements de Déjazet. Malgré sa famille, qui ne se décidait pas à la laisser partir, elle

signa un long engagement à l'étranger. Durant quatre ans, quatre ans qui furent des siècles, elle joua sans répit, tous les soirs, tenant indistinctement tous les emplois : les amoureux, les jennes premières et les premiers rôles, passant de *Denise à Francillon*, de *Charlotte Corday à l'Étrangère*, assouplissant ainsi son talent et poursuivant sa réalité la plus utile des apprentissages. Elle espérait que cette existence de vagabondage touchait à sa fin et qu'elle allait trouver un engagement à Paris, lorsqu'Edmond Rostand lui proposa de faire la grande tournée de *Cyrano de Bergerac* et d'y jouer Roxane créée à Paris par la si aimable Maria Legault. L'offre était tentante; elle hésita, puis elle accepta et il convient de reconnaître qu'elle n'eut pas tort, car ce fut la sucrée de Roxane qui décida de son avenir. La première de la tournée eut lieu à Versailles; l'auteur y assista, la critique fut convoquée et j'en tends encore Sarcey nous dire :

« C'était exquis!... Ces vers de Rostand sont un enchantement! Jamais on n'a rien écrit de plus beau, de plus éloquent. Quant au nom de Jeanne Rolly, retenez-le bien. Voilà une comédienne, une vraie comédienne, et une comédienne de la grande école. Elle a manqué comme un ange cet adorable rôle de Roxane. Le jour où elle le vaudra, elle sera Junie de *Britannicus*, ou Henriette des *Femmes savantes*! »

La tournée de *Cyrano* fit, on le sait, époque et marqua une date en province et à l'étranger. Partout des ovations interminables accueillirent l'œuvre et les interprètes : Mlle Rolly joua Roxane tantôt avec le pauvre Hirsch, l'excellent comédien mort il y a quelques années, tantôt avec Candé qui est aujourd'hui un des premiers artistes du théâtre Michel de Saint-Petersbourg, parfois avec le créateur, notre ami Coquelin, qui — il avait vu pas mal de Roxanes! — l'y trouvait tout à fait supérieure.

Un tel triomphe devait nécessairement avoir une répercussion immédiate et, l'année suivante, la voyageuse revint à Paris qu'elle ne quitta plus. Elle entra au Gymnase où Alfred Capus lui confia la destinée d'une de ses plus éblouissantes comédies, la *Bourse au Larie*; puis Maurice Donnay, Brieux, Léon Gandillot, Abel Hermant, Pierre Wolff, Romain Coolus, Edmond Sée, Georges Feytaud, suivaient l'exemple, et elle menait allègrement à la victoire, au Gymnase, au Vaudeville, à l'Odéon, au théâtre Antoine, la *Bourse*, le *Secret de Polichinelle*, *Vers l'amour*, *l'Archiduc Paul*, *Maternité*, *Lucette*, *l'Indiscret*, le *Bourgeois*. Et je ne parle ni de la *Parissienne*, ni d'*Amoureuse*, ni des ouvrages qu'elle joua, en province et à l'étranger, ni de l'*Étranger*, cette si originale comédie qu'elle créait au Vaudeville.

Tous ces rôles dénotent chez Mlle Rolly une infinie variété de moyens et font d'elle une des premières artistes de l'heure présente. Car elle n'a pas seulement le talent solide de la comédienne impeccable, rompu aux difficultés du métier : elle possède en même temps ce don inappréciable de ne s'acquiescer pas plus qu'il ne se définit et, à lui seul, vaut tous les autres : le charme.

Entre tant d'héroïnes, dont elle est l'interprète applaudie, en est-il une qu'elle place au-dessus des autres? Je l'ignore! Qui saura jamais le rôle préféré d'une comédienne? Ce sont là les impénétrables mystères du théâtre! Je penserais volontiers, pour ma part, que le personnage qui convient le mieux à ce talent tout de discrète élégance, de douce sensibilité et de souriante mélancolie, est celui de *Vers l'amour*, ce chef d'œuvre que Guy de Maupassant eût signé des deux mains.

L'histoire de Mlle Rolly est, on le voit, fort simple et, en somme, assez réconfortante : elle montre que le capricieux hasard tient au théâtre une place moins importante qu'on ne lui attribue et que, pour gagner le succès et le maintenir, il faut tout de même beaucoup de volonté, de courage et d'intelligence.

Le spectateur, en sa naïve indulgence, s' imagine que la comédienne finit par n'avoir plus rien à craindre de l'existence : il croit que, parce qu'elle passe sa vie à apprendre des rôles, à les répéter et à les jouer, elle oublie d'être elle-même et se laisse duper par cet aimable et éternel mensonge de la scène. Il est possible que, suivant l'expression d'un philosophe illustre, son art lui devienne un vaccin contre les plus graves maladies de l'âme et qu'elle force de s'appliquer à vaincre ce qu'elle ressent pas, elle n'ait plus du véritable « moi » que une notion imparfaite... Mais hélas ! que de tristesses, souvent inavouées, derrière ces masques souriants! Le public écoute, applaudit, et ne se rend pas assez compte des innombrables déceptions de cet art séduisant et trompeur!...

Adrien Bernheim.

**Le BÉNÉDICTIN**  
de SOULAC

est le seul DENTIFRICE  
dont les qualités antiseptiques  
soient appropriées aux  
soins de la bouche.

Il exerce son action très  
longtemps après son  
emploi, possède un parfum  
exquis, une saveur parfaite  
et laisse à la bouche  
une agréable  
fraîcheur.

Le Bénédictin  
est un produit  
Français  
qui ne saurait  
être comparé  
à certains  
dentifrices  
étrangers dont  
il est difficile  
d'ignorer  
ou d'oublier  
l'origine.

**EMAILINE-GREFFE** NOUVEAUX DENTIFRICES  
dont les qualités antiseptiques  
soient appropriées aux  
soins de la bouche.

**LA ROSE FRANCE** PARFUM DE LA FLEUR  
ROUGEANT, 19, Faut-St-Honoré

**LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR** L'ÉTHÉRIQUE

**L'ÉILLET du ROY** HUGOUBERT  
19, Faut-St-Honoré

**CONVOITISE**  
L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine, PARIS

**CREME SIMON**  
Sans rivale pour les soins de la peau.

**En vente partout : LE FIGARO ILLUSTRÉ**

**PHARMACIES DE FAMILLE**  
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE  
A l'usage des Châteaux, Villas, Usines  
Chantiers, Maisons, Presbytères, Pensions  
Couvains, Officiers de terre et de mer.

**MODELES SPECIAUX** pour  
Automobilistes, Cyclistes, Éclaireurs.  
(MÉDAILLES DE BRONZE, ARGENT  
VERMEIL ET OR)

Envoi franco du catalogue illustré (50 modèles)  
PHARMACIE NORMALE,  
49, rue Drouot, Paris.

**"PNEU GOODRICH" supérieur au meilleur** MAISON DE GROS  
2, Rue Brunel, PARIS



## LA VIE ARTISTIQUE

## L'artiste et ses héritiers

D'ordinaire l'artiste laisse un héritage, parfois bien mince, parfois colossal. Mais le plus souvent il arrive que ses héritiers ne sont nullement ses descendants. Il faut la fortune de ceux-ci, parfois, qui furent ses pires adversaires, et ses enfants vivent misérables. Le cas s'est produit trop fréquemment pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples autres que celui, si souvent cité, de Millet et ses tableaux payés des sommes considérables, alors que ses descendants ne profitèrent pas de ce fruit tardif de son effort.

Aussi beaucoup d'esprits généreux se sont-ils préoccupés d'assurer une juste transmission du produit du travail de l'artiste à ceux qui lui furent chers, et aux descendants de ceux-ci. Au premier rang de ceux que cette question a préoccupés se trouvent les Amis du Luxembourg et leur éminent président, M. Chéramy. Au dîner qui avait lieu l'autre jour, M. Chéramy a prononcé un très important et très lumineux discours. Il a mis le meilleur de son éloquence à démontrer que rien n'était plus logique et plus juste, tout d'abord, que d'assurer à l'artiste et à ses descendants la possession des droits de reproduction lorsque ce droit n'a pas été cédé en termes exprès.

Quant aux droits à prélever sur l'œuvre originale lorsqu'elle passe de nouveau en vente, M. Chéramy a posé en principe le droit d'intervention de l'Etat en cette matière.

« L'Etat, a-t-il dit, a le droit indiscutable de déterminer le prix de la protection qu'il accorde et de régler les conditions de l'adjudication... Le droit supplémentaire résultera d'une disposition légale étudiée par le législateur au nom d'un grand principe d'équité et de solidarité sociale, dont l'Etat a le droit de instituer l'interprète et le défenseur. »

M. Dujardin-Beaumetz a assuré les Amis du Luxembourg de sa sympathie pour un projet si humain et si libéral, et les partisans de cette sorte de droit de restitution peuvent considérer qu'après de telles promesses les choses sont en bonne voie.

## Les petites expositions

A la galerie Druet, très curieuse et très importante exposition des œuvres de Gauguin, « période de Paris et de Bretagne ». Des œuvres célèbres qui firent beaucoup de bruit dans la jeune école y figurent; mais maintenant que les polémiques sont apaisées, le charme demeure et il est très pénétrant et très fin.

Une jolie exposition aussi d'aquarelles et de pastels à la galerie Bernheim Jeune. Les croquis de Venise de P. Signac ont beaucoup de mouvement, de clarté et de vibration. M. Roussel en ses pastels s'affirme toujours un charmant poète.

Mais le grand attrait de ce petit Salon, ce sont les aquarelles d'Edmond Cross. On ne peut, dans ces objets délicats et brillants, discuter la facture qui, dans les œuvres peintes, permet au moins certaines objections. Ici, ce sont des objets d'art vraiment exquis.

Enfin je signalerai tout spécialement à la galerie des Artistes modernes, la belle exposition des œuvres de M. Michel Tchakchenko, le célèbre peintre de marine. Cette exposition, organisée sous

le patronage de M. le duc de Leuchenberg, plaira infiniment par sa franchise, son bel accent de race et son intense sentiment de nature.

Arsène Alexandre.

## La Vie Sportive

## COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

La Société d'Encouragement a bénéficié d'un splendide après-midi pour sa réunion de l'Ascension.

Dans l'enceinte des balcons, on s'entretenait du rejet, par la réunion des commissaires des différentes sociétés, des propositions faites par certains groupes financiers ou autres, propositions tendant à obtenir, sur les hippodromes, la concession d'une banque de pari mutuel à crédit.

Le jour prochain on se fera une idée de la portée de cette nature serait contraire à la loi de 91. C'est dire que la cause est entendue de ce côté-là. Il reste à voir si les Sociétés ne pourraient établir elles-mêmes et sans en retirer bénéfice ce que la loi leur défend de concéder à un tiers, ce tiers ne pouvant intervenir qu'en vue d'un bénéfice.

Le jour où cet X serait trouvé, la question du pari mutuel serait résolue. Il est certain qu'à l'heure actuelle le donateur à côté fixe a virtuellement disparu. Sur dix paris qui se font, huit s'établissent à la cote du mutuel et le bookmaker n'est plus qu'un agent de crédit.

Mais, il ne faut pas s'y tromper, le crédit est indispensable au jeu des courses, comme à tous les jeux.

Le jour prochain on le donneur qui représente le pari à crédit sera supprimé, il est certain qu'une hausse se produira sur les recettes du pari mutuel. Mais si un biais n'est pas trouvé pour éviter au joueur une manipulation effective de son argent, il est à craindre que celui-ci obligé de passer tous les jours prendre du comptant chez son banquier ne se lasse et que les recettes ne retombent, et sans remise, à leur point.

Que l'Etat chargé de veiller aux recettes du mutuel cherche à se débarrasser de personnes et de syndicats qui n'ont plus d'autre rôle que de détourner à leur profit une partie des bénéfices que donne celui-ci, on ne saurait lui en faire un reproche. Aux sociétés à parer aux inconvénients de la répartition du crédit que ceux-ci alimentent.

Le programme d'hier contenait une très belle épreuve, le prix Daru. On attendait du résultat des enseignements précieux.

Nous en avons été réduits à nous contenter d'une demi-satisfaction. La victoire d'Over-sight prouve que le cheval de M. Vanderbilt a heureusement triomphé de l'indisposition qui lui a obligé à négliger quelques engagements. C'est donc la renaissance d'un champion du Derby que le résultat du prix Daru nous amène à enregistrer. Mais alors qu'on espérait une lutte entre Oversight et Pierre Bénéte, c'est Vieux Rouen, le leader de celle-ci, que le poulain de M. Vanderbilt a eu à battre.

La course de Pierre Bénéte est trop radicalement mauvaise pour ne pas comporter d'excuse. La fille de Childwick était le reste, avant la course, baignée de sueur et peu à son avantage; il est certain qu'elle n'a pas donné sa mesure.

Dans ces conditions, Oversight ne se trouve plus avoir battu qu'un cheval avec lequel Héroux a joué. Il faut attendre mieux pour se faire de lui une opinion sérieuse.

Chaton a gagné, emballé, le prix du Printemps.

**Prix de l'Arc-de-Triomphe** (4.000 fr., 2.000 mètres). — 1. Madrigal II, à M. G. Gaudy (Barry); 2. Ma Chérie, à M. P. L. Fiers; 3. Wanda III, à M. Durieux (O'Neill) (1/2 longueur, 3 longueurs).

Non placés : Prince Consort, Skade, Lilian.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 27 francs. Placés : Madrigal II, 17 fr. 50; Ma Chérie, 16 francs.

**Prix de Mai** (6.000 fr., 2.000 m.). — 1. Bolus, à M. Michel Ephrussi (A. C. Taylor); 2. Cadet, à M. Jean Prat (Hobbs); 3. Monte Carlo, à M. Eljah Cunningham (J. Childs) (1/2 longueur, 2 longueurs).

Non placés : Blé d'Or, Rempart, Florimond Robertet, Jofas II, Riva.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 83 fr. 50. Placés : Bolus, 75 fr.; Cadet, 44 fr.; Monte Carlo, 18 fr. 50.

**Prix de Bagatelle** (6.000 fr., 2.000 m.). — 1. Bressles, à M. H. André (Ch. Childs); 2. Marcellite, au comte G. de Ganay (O'Neill); 3. Meryem, à M. J. J. Hennessy (Hansel) (1/2 longueur, 2 longueurs).

Non placés : La Chaudelière, Agra, Frénes, Blida, La Coche, Biala.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 95 fr. 50. Placés : Bressles, 34 fr. 50; Marcellite, 24 fr.; Meryem, 21 fr. 50.

**Prix Daru** (30.000 fr., 2.400 m.). — 1. Oversight, à M. W. K. Vanderbilt (Bellhouse); 2. Vieux Rouen, à M. E. Veil-Picard (Jennings); 3. Fils du Vent, à M. Edmond Blanc (G. Stern) (1 longueur, 2 longueurs).

Non placés : Héroux, Ovide, Turbin, Richard, Vol au Vent II, Darradon, Pierre Bénéte.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 38 fr. Placés : Oversight, 15 fr. 50; Vieux Rouen, 52 fr.; Fils du Vent, 23 fr.

**Prix du Printemps** (45.000 fr., 3.000 m.). — 1. Chaton, à M. J. Prat (Hobbs); 2. Sédge Moor, à M. A. Veil-Picard (Barat); 3. Val-sense, à M. A. Aumont (J. Childs) (3 longueurs, 1 longueur).

Non placés : Margarite, Antiochus.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 29 francs. Placés : Chaton, 48 fr. 50; Sédge Moor, 32 fr.

**Prix de Marly** (7.000 fr., 2.400 m.). — 1. Chateaudun, à M. A. Fould (Ch. Childs); 2. Saint Mathurin, à M. Rolland (A. C. Taylor); 3. Pernambuco, à M. J. Lieux Hobbs (2 longueurs, 1 tète).

Non placés : Melisey, Cornstalk, Mont Martel.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 31 fr. Placés : Chateaudun, 19 fr. 50; Saint Mathurin, 27 fr. 50.

## Ajax.

## COURSES A NANTES

(Par dépêche de notre correspondant.)

**Prix de Grandlieu** (4.000 fr., 2.400 m.). — 1. Vasco de Gama, à M. Henriquet (H. Childs); 2. Sublimina, à M. Curvello (Ch. Childs).

Non placés : Pétrole, Darbalakio, Viala, Eubéas.

Pari mutuel à 5 fr. : Gagnant, 45 fr. 50. Placés : Vasco de Gama, 7 fr. 50; Sublimina, 8 fr. 50.

**Prix Jouglaire** (prix de la Société d'Encouragement) (5.000 fr., 2.000 m.). — 1. La Chanagienne, à M. Ed. Gautier (Barry).

Non placés : Bury, Campanule.

Pari mutuel à 5 fr. : Gagnant, 6 fr. **Prix de la Société sportive d'encouragement** (prix principal) (4.000 fr., 2.000 m.). — 1. Réseau, à M. le marquis de Tracy (Floch).

Non placés : Darrigol, Pujol III.

Pari mutuel à 5 fr. : Gagnant, 45 fr. **Derby de Nantes** (aut. trot monté, 3.000 fr., 3.200 m.). — 1. Gros Lot, à M. H. Garreau (Garreau fils); 2. Grain d'Or, à M. H. de Chantreau (Hardy); 3. Glaucour, à M. Lecuyer (Braud).

Non placés : Galilée, Gazelle, Godiche, Gardy, Gargiles, Golconde, Geoffroy, Gouvernante.

Pari mutuel à 5 fr. : Gagnant, 7 fr. 50. Placés : Gros Lot, 6 fr.; Grain d'Or, 7 fr. 50; Glaucour, 9 fr. 50.

**Derby de l'Ouest** (10.000 fr., 2.200 m.). — 1. Philosophie, à M. Th. Lalouet (A. Childs); 2. Nonant, à M. Champion (Charlot).

Non placés : Yvonne, Fernand, Titi.

Pari mutuel à 5 fr. : Gagnant, 7 fr. Placés : Philosophie, 5 fr. 50; Nonant, 6 fr.

**Prix de la Société des steeple-chases de France** (steple-chase, 6<sup>e</sup> série). — 1. Tréfleux, à M. le comte Legués de Mez (Ubran); 2. Farandole II, à M. Gauguier (Denis).

Non placés : Stella VI, Muscadine, La Marmotte, Mari Morgan.

## LES ARMES

## Les championnats de fleuret

Le championnat de France de fleuret par équipes a été gagné, pour la première série, par la salle Raymond-Lannes; pour la deuxième série, par la salle Jeanty.

## Championnat des jeunes maîtres

Les éliminatoires du championnat des jeunes maîtres auront lieu le jeudi 27 mai, à huit heures et demie du soir, à la salle Rouleau; les deux finales, le lendemain soir à la salle Filippi.

On sait que la finale de cette intéressante épreuve sera disputée au cours de la grande semaine.

## Société d'Escrime à l'épée

M. Bernard Gravier vient d'être nommé membre du comité de la Société d'Escrime à l'épée de Paris, en remplacement de M. Dounie, démissionnaire.

La Société a décidé de faire disputer de temps à autre des poules au sabre, au cours de ses réunions mensuelles.

## Décorations

Nous apprenons avec plaisir que M. Berta-Wappers vient de recevoir les palmes académiques, à l'occasion du Championnat inter-scolaire d'épée. Le professeur Jeanyou a été nommé, le même jour, officier de l'Instruction publique.

Jean Septime.

## LE CHENIL

Le Président de la République à l'exposition canine

Le Président de la République et Mme Fallières ont visité hier matin l'exposition canine. Ils sont arrivés aux Furelleries à dix heures, et ils ont été reçus par M. Ruau, ministre de l'Agriculture, le comte de Bagnoux et le vicomte de Montaulin, vice-présidents de la Société centrale pour l'amélioration des races de chiens, le comte Clary, président du Saint-Hubert-Club de France, le baron Henri de Rothschild, président du club du Chien de police, de garde-chasse et de douchier, le comte de Dannes, Georges Kohn, etc.

Le Président a parcouru les diverses sections de l'exposition, s'arrêtant devant les boxes renfermant les plus beaux chiens; puis il a assisté à une démonstration pratique des services que peuvent rendre les chiens policiers.

Très brillante a été cette démonstration organisée par le baron Henri de Rothschild.

On a fort applaudi tour à tour à Roland, chien français, à M. Simart; à Max, chien hollandais, appartenant au prince de Monaco, et surtout à Duc, superbe chien belge, qui a, certainement, le mieux travaillé.

Le Président a vivement félicité le baron Henri de Rothschild des résultats si brillants obtenus par le club du Chien de police.

Dans l'après-midi, les chiens de police du club ont « joué » de nouveau, devant un public très nombreux et enthousiaste...

Paul Manoury.

## PÊCHE

## Le congrès des pêcheurs

Le congrès des Fédérations et Associations des pêcheurs de la ligne de France réunies au syndicat central, a eu lieu hier matin, salle de la Société d'horticulture.

Environ 400 sociétés représentant 300 à 400.000 sociétaires ont voté des remerciements aux membres du Parlement qui ont soutenu leurs revendications dans la poursuite de la reconstitution de la richesse piscicole et dans leurs efforts pour amener la pureté des eaux dans nos fleuves et rivières, leur demandant d'appuyer l'application des lois d'une façon juste et équitable, sans excès, comme sans faiblesse, contre les braconniers et lesempoisonneurs des eaux.

Ils ont voté contre le permis de pêche, la pêche étant un plaisir démocratique dont la liberté a été accordée en 1820 et qui ne saurait être enlevée sous un régime républicain.

M. Daurès, directeur des eaux et forêts, président et représentant le ministre de l'Agriculture. Il a aussi représenté les ministères des Travaux publics et de la marine, de l'Intérieur (hygiène publique).

Étaient également présents : M. Lucien Cornet, sénateur; MM. les députés Noulens, Mequillet, Lefas, Bozonnet; M. Ory, président du Syndicat central; M. Et. Mallet, et P. Pledet, vice-présidents; M. le comte Clary, président du Saint-Hubert-Club, et de nom-

breuses personnalités. Un banquet de 420 couverts, tenu au Palais d'Orsay, a terminé le congrès.

## ALPINISME

## Le Club alpin à la Sorbonne

Le Club alpin français tiendra ce soir, à huit heures, à l'occasion du congrès national d'alpinisme, une séance solennelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. M. Louis Barthou, ministre des Travaux publics, la présidera. M. Spelterini, l'aéronaute bien connu, fera une conférence sur la traversée en ballon des Alpes suisses et du désert d'Arabie. Des projections en noir et en couleurs accompagneront la conférence.

La musique de la garde républicaine prêtera à la séance son concours si recherché.

## AVIATION

## A Pau

Hier soir, à sept heures, par un temps splendide, l'aviateur Tissandier a fait un vol d'une heure deux minutes, couvrant 57 kilomètres. Cette belle performance a été contrôlée par M. Salles, secrétaire de l'Aéro-Club, Gasmier, Schreck et Leblanc et chronométrée par M. Paul Touneau. Ce vol a été accompli avec une très grande facilité et après un départ particulièrement réussi.

## AUTOMOBILISME

## La Copa Catalunya; victoire française

La Copa Catalunya a été courue hier aux environs de Barcelone avec un très grand succès. Elle s'est disputée devant des foules innombrables. La distance de l'épreuve était de 384 kilomètres. La Coupe a été gagnée par l'industriel français, Le Clément. Le classement à l'arrivée en a été donc le suivant :

1. Goux, sur voiturette Lyon, en 6 h. 18' 6", à 57 kil. 777 de moyenne.

2. Sizaire, sur voiturette Sizaire et Naudin.

La victoire française a été accueillie avec un grand enthousiasme.

Les voitures légères Charron 8/10 et 12/14-chevaux sont les succès de l'année parce qu'elles sont les plus élégantes, les plus simples et les plus robustes.

Demandez le catalogue général, envoyé franco, à l'usine, 7, rue Ampère, à Puteaux.

Voitures de luxe Charron et Renault en location, au mois, à la semaine ou à la journée, s'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et C<sup>ie</sup>, 45, avenue de la République, Paris. (Conditions spéciales pour soirées et champs de courses.)

**Challenge de 1.500 mètres** : 1. Agostini (Tartar), Université Club; 2. 401; 3. 2; 4. 102; 5. 102; 6. 102; 7. 102; 8. 102; 9. 102; 10. 102; 11. 102; 12. 102; 13. 102; 14. 102; 15. 102; 16. 102; 17. 102; 18. 102; 19. 102; 20. 102; 21. 102; 22. 102; 23. 102; 24. 102; 25. 102; 26. 102; 27. 102; 28. 102; 29. 102; 30. 102; 31. 102; 32. 102; 33. 102; 34. 102; 35. 102; 36. 102; 37. 102; 38. 102; 39. 102; 40. 102; 41. 102; 42. 102; 43. 102; 44. 102; 45. 102; 46. 102; 47. 102; 48. 102; 49. 102; 50. 102; 51. 102; 52. 102; 53. 102; 54. 102; 55. 102; 56. 102; 57. 102; 58. 102; 59. 102; 60. 102; 61. 102; 62. 102; 63. 102; 64. 102; 65. 102; 66. 102; 67. 102; 68. 102; 69. 102; 70. 102; 71. 102; 72. 102; 73. 102; 74. 102; 75. 102; 76. 102; 77. 102; 78. 102; 79. 102; 80. 102; 81. 102; 82. 102; 83. 102; 84. 102; 85. 102; 86. 102; 87. 102; 88. 102; 89. 102; 90. 102; 91. 102; 92. 102; 93. 102; 94. 102; 95. 102; 96. 102; 97. 102; 98. 102; 99. 102; 100. 102; 101. 102; 102. 102; 103. 102; 104. 102; 105. 102; 106. 102; 107. 102; 108. 102; 109. 102; 110. 102; 111. 102; 112. 102; 113. 102; 114. 102; 115. 102; 116. 102; 117. 102; 118. 102; 119. 102; 120. 102; 121. 102; 122. 102; 123. 102; 124. 102; 125. 102; 126. 102; 127. 102; 128. 102; 129. 102; 130. 102; 131. 102; 132. 102; 133. 102; 134. 102; 135. 102; 136. 102; 137. 102; 138. 102; 139. 102; 140. 102; 141. 102; 142. 102; 143. 102; 144. 102; 145. 102; 146. 102; 147. 102; 148. 102; 149. 102; 150. 102; 151. 102; 152. 102; 153. 102; 154. 102; 155. 102; 156. 102; 157. 102; 158. 102; 159. 102; 160. 102; 161. 102; 162. 102; 163. 102; 164. 102; 165. 102; 166. 102; 167. 102; 168. 102; 169. 102; 170. 102; 171. 102; 172. 102; 173. 102; 174. 102; 175. 102; 176. 102; 177. 102; 178. 102; 179. 102; 180. 102; 181. 102; 182. 102; 183. 102; 184. 102; 185. 102; 186. 102; 187. 102; 188. 102; 189. 102; 190. 102; 191. 102; 192. 102; 193. 102; 194. 102; 195. 102; 196. 102; 197. 102; 198. 102; 199. 102; 200. 102; 201. 102; 202. 102; 203. 102; 204. 102; 205. 102; 206. 102; 207. 102; 208. 102; 209. 102; 210. 102; 211. 102; 212. 102; 213. 102; 214. 102; 215. 102; 216. 102; 217. 102; 218. 102; 219. 102; 220. 102; 221. 102; 222. 102; 223. 102; 224. 102; 225. 102; 226. 102; 227. 102; 228. 102; 229. 102; 230. 102; 231. 102; 232. 102; 233. 102; 234. 102; 235. 102; 236. 102; 237. 102; 238. 102; 239. 102; 240. 102; 241. 102; 242. 102; 243. 102; 244. 102; 245. 102; 246. 102; 247. 102; 248. 102; 249. 102; 250. 102; 251. 102; 252. 102; 253. 102; 254. 102; 255. 102; 256. 102; 257. 102; 258. 102; 259. 102; 260. 102; 261. 102; 262. 102; 263. 102; 264. 102; 265. 102; 266. 102; 267. 102; 268. 102; 269. 102; 270. 102; 271. 102; 272. 102; 273. 102; 274. 102; 275. 102; 276. 102; 277. 102; 278. 102; 279. 102; 280. 102; 281. 102; 282. 102; 283. 102; 284. 102; 285. 102; 286. 102; 287. 102; 288. 102; 289. 102; 290. 102; 291. 102; 292. 102; 293. 102; 294. 102; 295. 102; 296. 102; 297. 102; 298. 102; 299. 102; 300. 102; 301. 102; 302. 102; 303. 102; 304. 102; 305. 102; 306. 102; 307. 102; 308. 102; 309. 102; 310. 102; 311. 102; 312. 102; 313. 102; 314. 102; 315. 102; 316. 102; 317. 102; 318. 102; 319. 102; 320. 102; 321. 102; 322. 102; 323. 102; 324. 102; 325. 102; 326. 102; 327. 102; 328. 102; 329. 102; 330. 102; 331. 102; 332. 102; 333. 102; 334. 102; 335. 102; 336. 102; 337. 102; 338. 102; 339. 102; 340. 102; 341. 102; 342. 102; 343. 102; 344. 102; 345. 102; 346. 102; 347. 102; 348. 102; 349. 102; 350. 102; 351. 102; 352. 102; 353. 102; 354. 102; 355. 102; 356. 102; 357. 102; 358. 102; 359. 102; 360. 102; 361. 102; 362. 102; 363. 102; 364. 102; 365. 102; 366. 102; 367. 102; 368. 102; 369. 102; 370. 102; 371. 102; 372. 102; 373. 102; 374. 102; 375. 102; 376. 102; 377. 102; 378. 102; 379. 102; 380. 102; 381. 102; 382. 102; 383. 102; 384. 102; 385. 102; 386. 102; 387. 102; 388. 102; 389. 102; 390. 102; 391. 102; 392. 102; 393. 102;